IMAGES

No. 668 — LE CAIRE (EGYPTE) 29 JUIN 1942

LE SOURIRE DE L'ONCLE SAM EN EGYPTE

Ce brave sergent américain, qui vient de faire un petit tour en ville, revient au camp chargé d'oranges égyptiennes qui étancheront sa soif et celle de ses camarades.

DANS CE NUMERO:

L'EUROPE DE DEMAIN

par EDOUARD BENES

20 millièmes
En PALESTINE : 25 mils
En SYRIE & LIBAN : 25 piastres

Nos lecteurs écrivent...

« Général Waste »

En marge d'un article publié il y a quelque temps dans « Images » au sujet d'une organisation créée par les boys-scouts britanniques du Caire pour récupérer les objets usagés, nous recevons la lettre suivante que nous transmettons à nos lecteurs :

« Je m'adresse à votre honorable journal en vous priant de bien vouloir ajouter à votre article quelques détails supplémentaires pouvant faciliter les envois de toutes les personnes de bonne volonté qui désirent participer au mouvement du « général Waste ».

« Vous avez eu l'obligeance de parler dans votre revue de l'effort des boys-scouts britanniques du Caire pour récupérer tous objets (bouteilles, boîtes en fer-blanc, papier, carton, papier argenté, boîtes de cigarettes, etc...) qui sont ensuite remis au département du «Général Waste» de l'armée où, sous leur nouvelle forme, ils aideront l'effort de guerre.

« Toute personne désirant donc qu'un boy-scout vienne collectionner chez elle certains des objets mentionnés voudra bien envoyer son adresse à : Lucien Deiches, British Boys Scouts, Headquarters, 3, rue Nimr, Caire, ou à Mrs Graves, 8, sh. Mansour Mohamed, Zamalek. »

Albert

Agé de 19 ans, je suis follement amoureux d'une jeune fille de mon âge. Il y a trois mois, nous nous sommes brouillés à la suite d'un simple malentendu. Je la vois souvent, mais ne lui parle pas. Je voudrais bien me réconcilier, et elle aussi, mais pour rien au monde elle ne voudrait faire le premier pas. D'autre part, je suis très timide et ne sais quelle attitude prendre devant elle. Devant la rencontrer prochainement dans une « surprise-party », dites-moi, mon cher Horatius, quelle devra être mon attitude à son égard et par quels moyens reprendre mes relations avec elle.

Vraiment, cher ami, votre timidité, sans doute congénitale, vous vaudra bien des désagréments. Au sujet de cette party où vous devez rencontrer votre amie, n'hésitez pas un quart de seconde à aller à sa rencontre et à l'inviter à une danse au cours de laquelle vous aurez une toute petite explication au sujet de cette brouille, que vous avouez vous-même être sans importance. Tout sera dit, et vous ne tarderez pas à reprendre les bonnes relations que ni l'un ni l'autre n'auriez voulu rompre.

Femme désemparée

Durant douze années de mariage j'ai pu, grâce à mes économies personnelles, amasser une certaine somme d'argent qui nous aurait permis, à mon mari, mes enfants et moi, de construire une petite maison en banlieue et de vivre d'une existence quiète et sans souci du lendemain. Un jour, mon mari, sous le prétexte d'une affaire, me demande de lui verser le montant de mes économies, ce que je n'hésite pas à faire. Mais j'apprends, à mon désespoir, qu'il entretient des relations suivies avec une amie et que c'était là la raison de ses besoins. Vous imaginez ma détresse. Immédiatement je menace de rompre, mais mon mari, revenu de ses erreurs, me supplie de lui pardonner et me jure que tout est fini entre lui et cette femme. Cependant il a brisé en moi la chose la plus précieuse : la confiance que j'avais en lui, et je n'éprouve plus à son égard que haine et mépris. Voici le tragique dilemme dans lequel je me trouve. Croyez-vous que je pourrais retrouver le bonheur en pardonnant à mon mari ?

Mais sans aucun doute, chère amie. Tant pis pour le passé. Ne songez désormais qu'à votre avenir et à celui de vos enfants qui souffriraient toute leur existence de vous voir séparée de leur père. Puisque celui-ci a avoué sa faute et qu'il vous a assuré qu'il ne retomberait plus dans l'erreur, soyez assez généreuse pour l'absoudre. Il ne vous en aimera que davantage et saura, j'en suis sûr, réparer ses égarements. Allons, soyez courageuse et faites luire à nouveau dans votre foyer le bonheur et la sérénité.

HORATIUS

L'ÉCRAN de la Semaine

LA BATAILLE de Libye

Les forces impériales ont connu, depuis le déclenchement de l'offensive de Rommel, des revers certains en Libye. On ne saurait fermer les yeux sur le fait que des positions d'une importance incontestable, puisqu'elles renforçaient considérablement la sécurité du territoire égyptien, ont dû être évacuées. On ne saurait ignorer non plus que du matériel et des effectifs ont été également capturés par l'ennemi. Ce sont là des fluctuations militaires inévitables, qui ont tourné à l'avantage des forces adverses grâce à une stratégie habile. Après la grande bataille de tanks qui s'est terminée le 13 juin avec de lourdes pertes pour les forces alliées, il était devenu difficile et en tout cas dangereux de maintenir les positions occupées par les troupes impériales au delà de la frontière égyptienne. C'eût été livrer bataille dans des conditions défavorables, et il valait mieux attendre l'arrivée d'importants renforts pour engager puissamment un ennemi en moins bonne posture, avec le maximum d'atouts.

Sur le terrain choisi par le haut commandement britannique auront lieu les combats de l'issue desquels dépendra peut-être le sort de l'Egypte. La tâche qui incombe donc maintenant à Rommel est la plus lourde, et le fait qu'il n'ait pas réussi à obliger le général Auchinleck à livrer hors des frontières égyptiennes une bataille décisive, permettant aux armées impériales de se réorganiser en se repliant sur des positions plus solides, est de nature à inspirer la plus saine confiance.

L'on ne saurait mettre en doute que la Grande-Bretagne et ses alliés sont décidés à défendre l'Egypte avec la dernière énergie, et que les retraits successifs qui ont conduit à la situation actuelle ont été décidés pour ne pas compromettre une défense plus sûre.

Comme l'a souligné le Président du Conseil égyptien, il n'y a pas lieu d'être alarmé. Et cette déclaration de la part du chef du gouvernement de l'Egypte alliée est le meilleur indice que la contre-attaque des armées impériales ramènera tôt ou tard sur le front de Libye une stabilisation des opérations, vraisemblablement une fois de plus hors des frontières égyptiennes.

Lorsque Churchill

REND VISITE A ROOSEVELT...

La Maison-Blanche a pris un aspect inaccoutumé. Malgré les chaleurs du mois de juin, tout le personnel de la résidence présidentielle est au travail. M. Churchill est attendu dans la journée. Mais seuls quelques initiés sont au courant de la visite du Premier britannique.

Dans les rues de la capitale, aucune animation spéciale ne laisse présager l'ouverture de conversations qui auront une grande influence sur la conduite de la guerre. Deux ou trois voitures, aux rideaux baissés, ont quitté la Maison-Blanche. Elles vont chercher M. Churchill à son arrivée. Viendra-t-il par avion ? Alors c'est à l'aérodrome de Bolling qu'il débarquera. Mais il est possible que le Premier arrive à bord du yacht présidentiel qui descend lentement les eaux calmes et majestueuses du fleuve Potomac.

Un important service de protection et de sécurité veillera à ce que le parcours des voitures de la présidence se fasse sans encombre.

Un cortège d'autos, précédé par des motocyclistes qui font mugir leurs sirènes, traverse à toute vitesse les grandes avenues de Washington. Il se peut qu'un journaliste, en quête de nouvelles, ait entrevu le puissant profil de M. Churchill. Mais il se gardera bien de diffuser la nouvelle avant qu'elle ne soit communiquée officiellement par le bureau de l'information de la Maison-Blanche.

Les visiteurs arrivent devant le perron de la demeure de M. Roosevelt. Le Président, entouré de ses collaborateurs intimes, attend M. Churchill sur le seuil. Le Premier gravit rapidement les quelques marches. Les deux chefs d'Etat se serrent la main avec effusion. C'est un moment d'émotion intense. Mais la bonne humeur de Roosevelt a vite fait de rompre la glace de l'atmosphère officielle et protocolaire. Le Président est un grand amateur de mots. Il garde toujours en réserve une bonne histoire à narrer. Dans un langage savoureux, il raconte la « dernière » à M. Churchill. Le Premier rit aux éclats, mais ne demeure pas en reste. Tirant de grandes bouffées de son cigare légendaire, il improvise sur-le-champ la réplique que Roosevelt accueille de son rire franc et sonore. Entre temps, les membres de la suite de Churchill ont pris contact avec les conseillers de Roosevelt. Mais il fait trop chaud pour rester au soleil. Les hommes d'Etat pénètrent à l'intérieur de la Maison-Blanche et occupent les divers salons.

Le Président et le Premier ne perdent pas de temps. Ils s'enferment dans le bureau présidentiel et entament immédiatement une discussion générale sur la situation mondiale. Démocratiquement, Roosevelt a enlevé son veston et il invite son hôte à en faire autant. Churchill n'attendait que ce signal pour se mettre à l'aise. Le temps passe rapidement. Deux esprits clairs, réalistes, se rencontrent sur tous les sujets, et point n'est besoin de grands efforts pour trouver le terrain de la compréhension parfaite.

Le soir, un dîner réunit autour de la table présidentielle tous les visiteurs et les membres du gouvernement des Etats-Unis. Toute étiquette a été mise de côté. On dirait une grande famille qui prend tranquillement un repas. Le menu est simple, les conversations cordiales.

Après dîner, le Président et le Premier s'enferment de nouveau et travaillent ensemble tard dans la nuit.

Le lendemain, les conversations officielles des experts et des techniciens commenceront. Entre temps, les chefs, sans perdre un temps précieux, auront accompli un tour d'horizon complet de la situation.

Monsieur Steven Early, secrétaire privé du Président, est assailli par les membres de la presse. L'arrivée de Churchill est désormais connue officiellement.

Deux hommes, assis dans le bureau de Lincoln, tracent les grandes lignes de la destinée du monde.

Tôt dans la matinée, toutes les lignes télégraphiques crépiteront, transportant aux confins du globe la nouvelle :

« Monsieur Churchill est arrivé à Washington pour conférer avec le président Roosevelt. Les conversations, qui se poursuivront plusieurs jours, ont commencé. »

Ce n'est pas l'attachement à de mêmes choses qui fait des amis. C'est toujours une haine commune.

(Howard Spring)

Si vous donnez à un homme plus qu'il ne peut faire, il s'efforcera de le faire. Si vous lui donnez seulement ce qu'il peut faire, il ne fera rien.

(Kipling)



COMMENT UN NOTABLE NORVEGIEN «JOUA» LA GESTAPO

Agé de 48 ans, Carl Wright, membre du Parlement norvégien et homme d'affaires éminent, avait été récemment incarcéré par les autorités nazies dans une prison-hôpital près d'Oslo, sous le prétexte de manœuvres sournoises contre les Allemands. Un soir, un coup de téléphone venant de la Sécurité Publique parvient à l'hôpital et informe le personnel de celui-ci que des membres de la Gestapo viendraient chercher Carl Wright et trois autres prisonniers. A 7 heures 15, deux camions de la Gestapo se voient ouvrir la porte de la prison. Deux hommes en descendent et présentent au directeur des papiers en règle. Des ordres sont donnés aux prisonniers de les suivre. Quand le camion fut en lieu sûr, les faux nazis se font connaître comme des patriotes norvégiens. Après avoir passé quelque temps à Oslo, Carl Wright et ses compagnons réussirent à fuir et à gagner les côtes anglaises. Voici Carl Wright interviewé à son arrivée en Grande-Bretagne.

Le Vatican

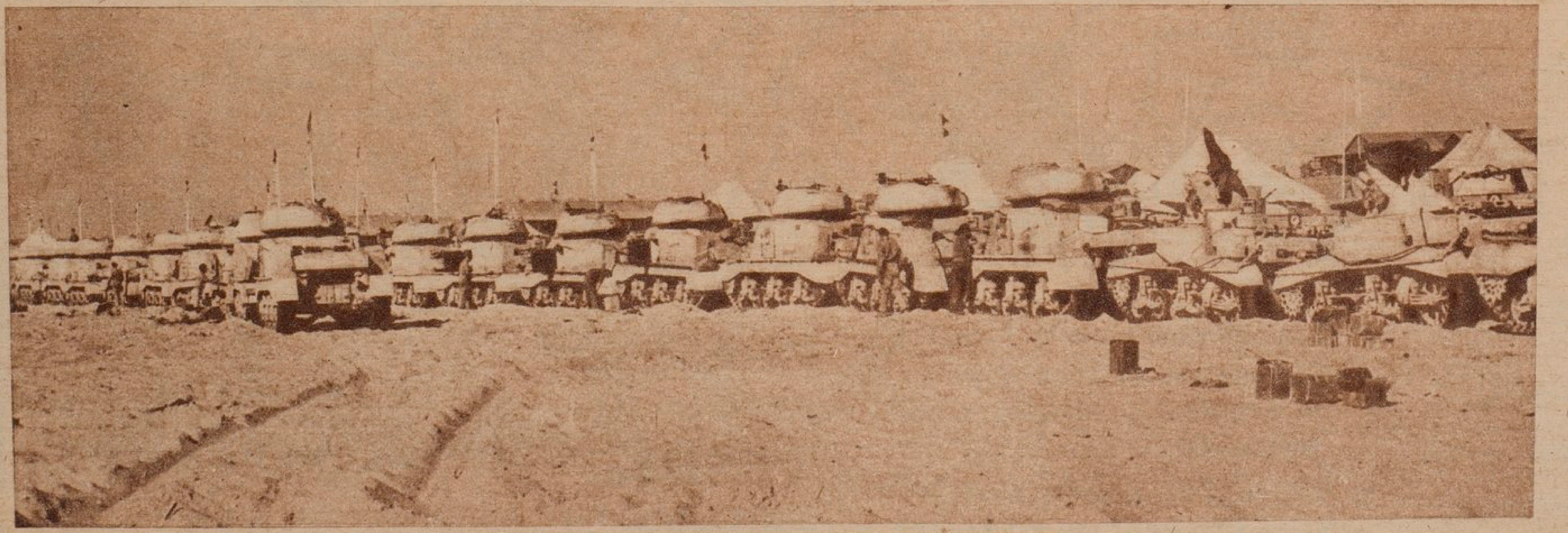
ET LA PHALANGE ESPAGNOLE

Que l'Eglise tienne à laisser à ses fidèles la plus entière des libertés en ce qui concerne la forme de l'Etat ou du gouvernement, les papes en ont à plusieurs reprises témoigné. Mais les chefs de l'Eglise catholique ne sauraient rester indifférents en face des dangers que la jeunesse encourt par son adhésion à telle ou telle organisation politique. Il n'y a pas d'autre explication possible à la lettre pastorale que vient de publier Mgr Calanora, évêque espagnol, et aux entretiens que le ministre des Affaires Etrangères du Caudillo a récemment eus à Rome avec Mgr Maglione, secrétaire d'Etat du Vatican, portant sur les affiliations de la jeunesse espagnole au mouvement des Phalanges. S'il faut en croire les rapports qui parviennent au Caire, les autorités catholiques s'inquiètent des tendances matérialistes de la Phalange et de sa doctrine de l'Etat totalitaire.

Rien jusqu'à ce jour ne laissait prévoir la possibilité d'une divergence de vues entre le Vatican et le franquisme. Le chef de l'Espagne d'aujourd'hui est un fervent catholique, et le peuple qu'il gouverne est aussi foncièrement que lui attaché à sa foi. L'Espagne est en effet une terre de vieille piété — et les droits de l'Eglise, aussi bien que la personne et les biens de ses ministres y sont l'objet de la plus grande vénération. Il semble par conséquent que, loin d'en avoir contre le régime instauré par le Caudillo, le Pape s'alarme plutôt des tendances doctrinales du parti de la Phalange — qui n'est pas toute l'Espagne et sur lequel, au surplus, le général Franco n'a pas un contrôle absolu. C'est M. Serrano Suner, on le sait, qui est le maître de cette organisation.

Quoi qu'il en soit, l'avertissement ainsi donné par les autorités catholiques n'est pas appelé à rester sans influence sur la politique intérieure et sur le rayonnement extérieur de l'Espagne.

Sur le plan interne, privé de l'appui du clergé et des masses catholiques qui sont incontestablement derrière lui, le général Franco éprouverait — s'il ne donnait pas satisfaction aux demandes éventuelles du Vatican — un sérieux affaiblissement de sa position. D'un autre côté, l'influence espagnole, l' « Hispanidad » entière perdrait considérablement de son prestige devant une brouille avec les autorités religieuses. L'Espagne entreprend depuis le franquisme la direction spirituelle de la latinité (donc de peuples catholiques) en Amérique du Sud. Elle a jusqu'ici tiré grand bénéfice de son attachement à l'Eglise. Elle risquerait par conséquent de s'aliéner outre-Atlantique de très fortes et de très précieuses sympathies — si jamais les inquiétudes pontificales étaient fondées quant aux tendances antichrétiennes de la Phalange.



TANKS AMERICAINS EN RESERVE

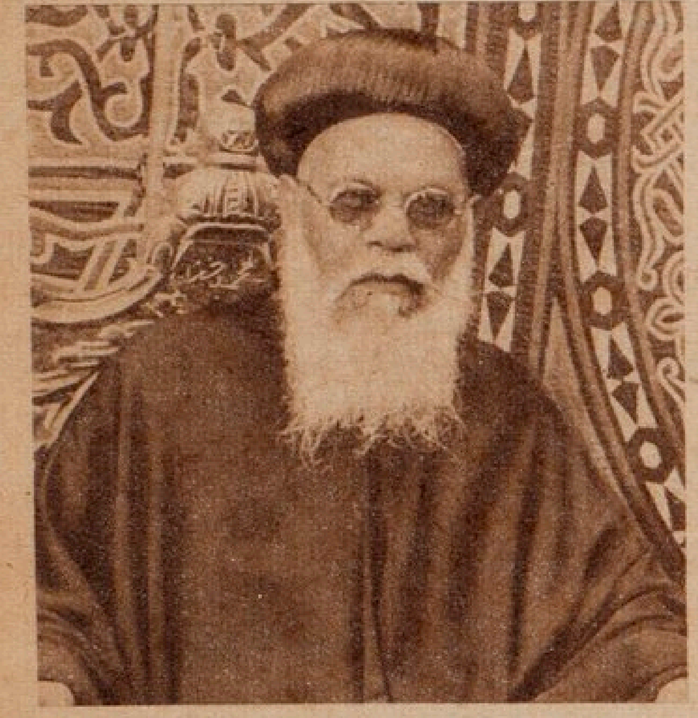
De grosses quantités de tanks américains, quelque part dans le désert, attendent d'être acheminés vers le front. La huitième armée a reçu des renforts considérables et saura, à l'endroit qu'elle a choisi, arrêter l'avance des troupes de l'Axe.

Le patriarcat copte

ET L'ÉGYPTE

Le deuil qui a frappé cette semaine la Communauté Copte-Orthodoxe dans la personne de son patriarche atteint l'Egypte entière — de même que l'élection d'un successeur au siège laissé vacant par la mort de l'Amba Youannès, loin de se présenter comme un événement à caractère local, affecte un intérêt politique qui déborde les frontières égyptiennes. La vallée du Nil doit, en effet, à la vieille Eglise de Saint Marc, le rayonnement spirituel et temporel dont elle bénéficie non seulement en Ethiopie, comme on a trop tendance à le croire, mais encore en Palestine et jusqu'en Grèce, et d'une manière générale dans tous les pays qui furent autrefois dans la mouvance religieuse de Byzance.

C'est évidemment en Ethiopie que l'influence de l'Eglise copte se manifeste, puisque la juridiction du patriarche s'étend officiellement sur tout l'Empire du Négus. On ne s'y attarderait pas ici, s'il ne s'agissait que d'une obédience ecclésiastique. On sait que le siège patriarcal du Caire exerce en fait une action autrement profonde en Abyssinie : si le patriarche nomme les évêques, l'Empereur lui-même, Ras des Ras, sollicite sa bénédiction lorsqu'il monte sur le trône, écoute ses avis et le consulte pratiquement toutes les fois que l'avenir de son peuple est engagé. Il s'agit en l'espèce d'un domaine tellement politique que les Italiens, entrés en Abyssinie, avaient fait toutes sortes de pressions pour amener le chef de l'Eglise copte à se détacher du siège de saint Marc et à fonder une église autocéphale. On se souvient que, rentré dans sa capitale, le premier soin de S.M. Haïlé Sélassié avait été d'en informer officiellement et par délégué l'Amba Youannès XIX.



S.B. le Patriarche de Guirgueh, Mgr Jossab, qui remplace par intérim l'Amba Yoannès décédé, en attendant l'élection du nouveau patriarche copte.

« Pape et patriarche d'Alexandrie, d'Abyssinie, de Nubie, de la Pentapole occidentale, de toute l'Afrique et de Syrie », le chef égyptien de l'Eglise copte-orthodoxe ressuscite par son titre même les gloires de l'Egypte ancienne. Alexandrie était une métropole dont le souvenir reste cher aux Hellènes du monde entier, et les relations ne datent pas d'aujourd'hui qui unissent, par elle, l'Egypte à la Grèce. Cette tradition paraît du reste se perpétuer, puisque l'actuel intérimaire du patriarcat a fait une partie de ses études théologiques à Athènes et parle couramment le grec. Rappelons, pour finir, que l'Egypte était représentée à Jérusalem bien avant qu'elle n'y eût établi un consulat général. Les moines coptes-orthodoxes y avaient et y ont encore une maison très ancienne...



L'ANNIVERSAIRE DE S.M. LA REINE NAZLI

S.M. la Reine Nazli a fêté, jeudi dernier, l'anniversaire de sa naissance. Son grand cœur, son âme généreuse, ses sentiments affectueux envers les pauvres et les déshérités lui valent l'amour de tout le peuple d'Egypte.

Les Bissagos

SOUS LA MENACE ALLEMANDE

Tandis qu'une mission navale allemande, commandée, disent les télégrammes, par l'amiral Frenzen, expert en sous-marins, débarque à Ténériffe en Afrique-Occidentale française, une autre mission, mais scientifique celle-là, arrive à Orango, dans les îles portugaises de Bissagos, pour étudier le sous-sol volcanique de la région, sous la direction du Dr Koh Kemper.

Ce n'est pas la première fois que l'attention est ainsi portée sur les possessions portugaises de l'Atlantique : les Açores, Madère, Bissagos. La question des îles Bissagos en particulier a fait couler trop d'encre il y a quelques années pour qu'il soit nécessaire de lui consacrer de longs développements. Face à la Guinée portugaise dont elles dépendent, leur position stratégique est de tout premier ordre. « Pistolet braqué au cœur de l'A.O.F. », placées sur la route même qui conduit aux possessions britanniques de l'Afrique du Sud, leur rôle peut se comparer, toutes proportions gardées, à celui de Chypre pour le Proche-Orient, ou des Baléares pour la Méditerranée occidentale. En 1926, une société portant un nom portugais — la Companhia agricola e Fabrik da Guiné — obtint la concession des neuf îles principales. On apprit bientôt que les propriétaires de la compagnie étaient allemands. Un journal, le « Diario da Manha », le confirma : « Les seuls étrangers établis présentement dans l'archipel des Bissagos sont les Allemands. » Dans le même journal parut en décembre 1934 un curieux article d'où il ressortait à travers digressions et réticences que certains établissements des îles pouvaient avoir été aménagés à double usage — on devine aujourd'hui lesquels.

L'affaire fit à l'époque grand bruit en Angleterre—beaucoup moins en France—bien que la disparition des deux aviateurs Gaté et Brée, que l'on crut longtemps séquestrés dans les îles, ait provoqué certains mouvements dans l'opinion publique.

Quoi qu'il en soit, l'Amirauté britannique ne saurait rester indifférente devant les nouvelles menaces qui planent sur les Bissagos. Un regard sur la carte suffit à montrer tout l'intérêt que présente pour l'Angleterre la disposition de ces bases. Si les Açores sont en fait les seuls points d'escale entre l'Europe et l'Amérique, les Bissagos constituent une station d'importance sur le chemin de l'Afrique du Sud et du cap de Bonne-Espérance.

McNaughton

COMMANDERA LES ARMÉES D'INVASION



Pour entreprendre en Europe l'offensive qui, disent les télégrammes, fera appel à toutes les ressources de la science moderne, les Alliés songent à un homme : le major général Andrew George Latta McNaughton, C.B., C.M.G., M.Sc., LL.D. Si le général McNaughton a des titres, on peut dire aussi que d'énormes responsabilités l'attendent sur le Continent. Quand, aux premiers jours de cette guerre, il débarqua sur le sol britannique, il prononça un mot qui appartient déjà à l'Histoire : « C'est une besogne qui n'a rien de bien plaisant, celle que nous allons accomplir. Nous désirons la terminer vite et reprendre notre vie de tous les jours. Aucun de nous n'est assoiffé de gloire. On ne tue pas de cœur léger. »

Ceux qui prennent les chefs militaires pour des tigres assoiffés de sang en resteront pour leurs frais. Le général McNaughton est d'abord un homme — mais c'est surtout un savant. Il aurait fait toute sa carrière dans une chaire de professeur, si deux guerres mondiales n'en avaient décidé autrement.

Né en 1887, ses parents lui faisaient faire les études universitaires qui convenaient à ses goûts : des études scientifiques. Mais le Canada, aussi bien que l'Europe, percevait déjà (nous sommes vers 1910) les signes avant-coureurs du dernier conflit. Un immense enthousiasme pour sa petite armée secoue la jeunesse des écoles, et comme beaucoup de ses camarades, McNaughton, brillant technicien dans le civil, s'engage. Il est lieutenant d'artillerie en 1910, capitaine en 1911, major en 1913. En 1915, il fut blessé deux fois sur les champs de bataille de France, après avoir été cité trois fois à l'ordre de l'armée. Officier d'état-major en 1917, il commande en chef l'artillerie lourde depuis l'armistice jusqu'au mois de mars 1919. Démobilisé après de brillants services, que fait cet homme que rien apparemment n'aurait pu arracher à son laboratoire ? Il demeure dans l'armée. Il suit des cours de perfectionnement à l'Ecole d'état-major de Londres et au Collège de Défense impériale. Revenu chez lui, il occupe de hautes fonctions dans l'armée canadienne et finit par réaliser l'ambition de sa vie : être à la fois un soldat et un savant. Il préside le Conseil National de Recherches, office spécialement créé en vue de cette guerre scientifique que les Alliés songent à mener en Europe.

Le général McNaughton est tout indiqué pour le commandement du corps expéditionnaire interallié, lorsqu'on le formera.

Louis Agassiz, le célèbre naturaliste suisse, reçut un jour une offre alléchante de la part du directeur d'une université européenne pour donner une série de conférences sur l'histoire naturelle. Agassiz, absorbé par ses études à Harvard, refusa cette offre.

« Je regrette, dit-il simplement, mais je ne peux pas me permettre de perdre mon temps à faire de l'argent. »

Koroscenko, l'homme le plus fort du monde, se trouve au Caire.
(Les journaux)

EVALUATION

On portera le SHORT

Les CONSOMMATEURS. Nous ne te laisserons pas partir avant que tu n'aies fini avec les PROFITEURS

— Dis combien coûte le mètre de terrain à Sebastopol, je voudrais m'y faire bâtir une villa...
— Le mètre carré, coûte à SEBASTOPOL 100 cadavres nazis.....

CELLES-ci peuvent en porter le plus short possible...

...Mais chez d'autres on en verra de belles !!

Saroukhan 42

LA SEMAINE, vue par Saroukhan

La tribu des Brong

REJOINT LA FRANCE LIBRE

Devant le mouvement du général de Gaulle, ce ne sont pas seulement les Français de France qui réagirent. Quand il parle de l'Empire qui ne veut pas être livré aux Allemands, le général ne se trompe pas. L'histoire de la tribu des Brong, établie sur la Côte d'Ivoire, en apporte encore un témoignage. 200.000 noirs appartiennent à cette tribu dont le chef, Nana Kojo, avait dès le début de la guerre assuré le gouvernement français de son loyalisme. Un loyalisme qui ne devait pas rester platonique. Kojo avait en effet levé 1.000 combattants pour la France. Il avait fait un don de 500.000 francs à la Croix-Rouge et offert 25 tonnes de cacao pour en faire du chocolat pour les soldats. Il avait enfin prélevé 110 livres d'or de son trésor personnel. Trois de ses fils se sont battus contre les Allemands : le premier a été tué à l'ennemi, le second a été torpillé en haute mer, le troisième est prisonnier en Allemagne. Kojo est décoré : c'est le moins qu'on ait pu faire.

A la défaite, ce chef noir n'en revint pas : les autorités françaises changèrent subitement d'attitude. Les Anglais devenaient haïssables — et le général de Gaulle était proclamé traître. Kojo réfléchit et se décida. Il avait pris la décision de franchir la frontière avec sa tribu et de se réfugier en Côte d'Or qui, on le sait, est un territoire britannique. Mais il fallait opérer par une ruse.

Jouant une comédie parfaitement montée, il proposa aux Français de la Côte d'Ivoire de faire construire par les siens une route jusqu'à la frontière anglaise. Le seul moyen, leur dit-il, de prévenir une attaque britannique, c'est de faciliter la concentration des troupes aux confins de la colonie, et pour cela d'ériger une voie stratégique. Les Français acceptèrent. Quand elle fut terminée, Nana Kojo rassembla sa tribu et lui fit part de ses intentions. Elles furent unanimement approuvées. Une nuit, à 2 heures du matin, le long convoi s'ébranla. Dans le silence de la savane, hommes, femmes et enfants, tous les Brong, prirent le chemin de la liberté. Ils étaient conduits par leur chef, un vieillard de 70 ans. Quand ils furent enfin en territoire anglais, Kojo expédia le message suivant au général de Gaulle : « Nous nous mettons à votre service pour continuer la guerre jusqu'à la victoire et la libération de la France, notre chère mère-patrie. Vive la France immortelle ! »

L'enfant Cripps

AVAIT LE SENS DES AFFAIRES

De M. Stafford Cripps, la carrière politique est beaucoup trop connue — et il n'est pour rendre hommage à ses dons de négociateur que d'observer le mouvement actuel de l'opinion indienne, laquelle revient, tout compte fait, à ses premières suggestions. Mais sa jeunesse n'est pas moins curieuse à rappeler.

Né en avril 1889, il était le plus jeune de cinq enfants. Sa mère décéda en 1893. Il fut alors confié aux nurses et gouvernantes, sous la direction effective de son père. L'enfance de Sir Stafford a été fortement impressionnée par son enseignement. Que de fois ne lui a-t-il pas fait répéter : « J'ai des devoirs envers mon prochain. Ne gâche rien, ne désire rien ». Et surtout : « Ce que tu dois faire, fais-le, et fais-le maintenant ». Ces principes devaient modeler son esprit.

Deux tendances se distinguaient dans les dispositions de sa famille : les uns étaient portés directement aux « affaires », les autres étaient plus enclins à la spéculation juridique et à l'étude. Stafford, qui fut un brillant avocat, hérita naturellement de ces dernières aptitudes. Pourtant, son goût de l'organisation et du travail qui rapporte se manifeste de bonne heure. Il ne pouvait concevoir l'inactivité, et tenait à juste titre qu'il fallait être en mesure de gagner sa vie le plus tôt possible. Très jeune, il monta trois... entreprises. Dans une petite pièce contiguë à la salle de bain paternelle, il installa une fois un petit café qui, le samedi et le dimanche, mettait à la disposition des invités de la maison le thé et les rafraîchissements qu'ils pouvaient désirer — à des prix modiques. Il se lança également dans la culture maraîchère. Un petit jardin inutilisé d'un mille carré environ s'étendait devant la maison. Avec ses frères, Stafford y fait pousser des légumes qu'il décida les siens à lui acheter plutôt que de les prendre — infiniment plus cher, disait-il, aux fournisseurs habituels. Enfin, pendant les vacances, il glanait avec les quatre autres Cripps sur les champs moissonnés les rares épis laissés par terre. Il les chargeait consciencieusement sur une charrette, conduite par un petit âne, et les emmagasinait dans une vieille grange. A la fin de saison, les jeunes Cripps, toujours dirigés par leur benjamin, proposaient « leur » blé au gérant de la propriété de leur père.

Et le prix était longuement débattu : Stafford Cripps s'entendait déjà à discuter...

Un Australien

A GAGNÉ LA CONFIANCE DES CHINOIS

On ne parle pas beaucoup de W. H. Donald. Peu de gens savent son nom en entier, et aucune encyclopédie, ni le « Who's Who », ne donnent ses titres et qualités. Cet homme est cependant le père Joseph de la résistance chinoise. Donald est un Australien qui pendant plusieurs années a été le conseiller le plus écouté du maréchal Tchang-Kaï-Chek, et avant lui des nationalistes chinois. Etrange carrière. Né en 1874 dans les Nouvelles-Galles du Sud — son ascendance paternelle compte deux ingénieurs écossais — il a fait ses études à Cooerwull, et s'est lancé dans le journalisme depuis 1902. Avant la guerre russo-japonaise, il est second rédacteur en chef du « China Mail ». Correspondant de guerre pendant le conflit de 1904-1905, il se distingua par ses dépêches sur la tragédie de Port-Arthur. Le «New York Herald», pour le compte duquel il travaille, l'a consacré. Il pourrait faire fortune en Amérique : mais il découvre qu'il aime la Chine. Il y reste. Elle va devenir sa patrie d'élection.

En 1911, la Révolution des Jeunes Chinois éclate. Il en suit les péripéties avec un intérêt qui le décide à fonder une agence de presse pour son propre compte. Le voici à la tête d'un Bureau de Recherches Economiques qui, destiné à renseigner en principe l'étranger sur les possibilités de toutes sortes qu'offre l'Empire du Milieu, devient si bien outillé que le gouvernement national chinois en fait une administration officielle en 1928. Donald passait expert. Sa compétence le désigne à cette époque à l'attention du maréchal Tchang Hsneh-Liang qui sollicite son concours pour la restauration des finances de la Mandchourie. Tchang-Kaï-Chek se l'attache par la suite et en fait son conseiller intime. Il n'est pas fonctionnaire, il refuse toute charge officielle, il n'a aucune voix aux délibérations, aucun pouvoir au sein du gouvernement. Mais il n'est pas de question intéressant la Chine où son avis ne soit requis et ses suggestions observées.

Pour les Chinois, jadis si xénophobes, Donald est le bon étranger. Il vit aujourd'hui à Tchoung-King, entouré des honneurs à quoi l'ordre de Jade — la plus haute distinction chinoise — lui donne droit. Chose curieuse pour finir : cet homme qui a consacré sa vie à la Chine ne sait pas le chinois. Et si puissant qu'il soit, il a encore besoin d'un interprète.



NAVIRES JAPONAIS... EN MINIATURE

Penchés sur des maquettes représentant différents modèles de navires nippons, des aviateurs américains étudient minutieusement les différents types de la marine japonaise. Du haut de leurs appareils, ils sauront reconnaître exactement la cible sur laquelle leurs bombes iront s'abattre.

L'EUROPE D'APRÈS-GUERRE



par

EDOUARD BENES

Poursuivant notre série d'articles sur le monde d'après-guerre, nous publions aujourd'hui l'opinion d'un Européen avisé, le président Edouard Bénès, chef du gouvernement tchécoslovaque. Les dirigeants des pays alliés ont posé les bases générales de l'organisation future. Le traité anglo-russe, récemment conclu, est un nouveau et important jalon du nouvel ordre de choses visant à l'établissement d'une paix durable, principe de tout progrès. Dans ce monde de demain, l'Europe jouera nécessairement un rôle de tout premier plan. Par delà les déclarations générales, les principes fondamentaux contenus dans la Charte de l'Atlantique et les discours des hommes d'Etat anglais, américains et russes, le président Edouard Bénès propose une solution concrète des problèmes européens, qui s'accorde parfaitement avec les vues d'ensemble exposées jusqu'ici par les chefs politiques des nations unies.

●

Les spécialistes n'avaient pas encore rendu un jugement définitif sur ce qu'étaient les effets de la première Grande Guerre sur le plan humain, du point de vue moral et matériel, quand éclata la guerre présente. Pendant l'entre-deux-guerres, la science avait fait de grands progrès dans tous les domaines. Mais peu de progrès furent aussi considérables que ceux réalisés dans le domaine de l'invention destructrice, de sorte que les menaces de la dernière guerre semblent avoir été presque négligeables en comparaison de celles qui planent sur nous maintenant.

Quelle sera la condition de l'Europe à l'issue de cette guerre ? Que restera-t-il de ses richesses et de sa culture ? Combien de millions de tombes se seront refermées sur ses victimes ? Quelle sera la condition des survivants ? Est-ce que les millions de personnes torturées dans les camps de concentration et les prisons seront capables de retourner à la vie normale ? Comment feronsnous face aux énormes dettes que chaque pays aura contractées ?

Je pose ces questions en vue de souligner l'assertion par laquelle je me propose de commencer cette étude. Je veux dire simplement que le préjudice actuellement causé par la seconde guerre mondiale dans presque toutes les sphères de l'activité humaine sera si énorme que des générations seront nécessaires pour y remédier, même en partie. Et à moins qu'après cette guerre ne soient créées des conditions rendant l'Allemagne définitivement incapable de déclencher pour la troisième fois une guerre mondiale, il n'y aura aucun espoir pour l'Europe.

VERS UN ÉQUILIBRE EUROPÉEN

Aujourd'hui, il est encore prématuré, je pense, de discuter de l'avenir de l'Europe dans le détail. Le cours des événements sur les champs de bataille du monde modifieront les données à un tel point que tout ce que l'on pourrait dire sur l'Europe d'après-guerre relèverait davantage du domaine de la propagande que de celui d'un examen sérieux des problèmes soulevés. En principe, cependant, on peut aller jusqu'à déclarer que les dirigeants politiques mondiaux doivent prendre des mesures en vue d'empêcher une troisième conflagration générale et que, de ce point de vue, une question fondamentale est et demeurera celle-ci : comment sauvegarder la paix en Europe centrale, laquelle reste le premier objectif de l'attaque allemande. C'était dans cette région que l'impérialisme nazi frappa tout d'abord en 1939, tout comme les impérialismes des Hohenzollern et des Habsbourg en 1914 firent de l'Europe centrale le champ de leurs premières opérations. Néanmoins, quoique le « Drang Nach Osten » ait toujours été un élément de la puissante poussée allemande pour la suprématie européenne, il n'a jamais été qu'une phase de ce plan. L'autre élément principal a été un « Drang Nach Westen » ou poussée vers l'Ouest. L'étendue et l'horaire de chacun d'eux ont été déterminés par le progrès de l'autre.

Ce qu'il faut en premier lieu assurer dans la nouvelle organisation d'après-guerre doit être donc un équilibre européen général et permanent. Cet équilibre doit être basé à la fois politiquement et économiquement sur une balance de forces entre un certain nombre de grandes unités politiques. La conception familière de notre précédente « balance des forces » ne signifie pas à mon sens un équilibre de forces matérielles, mais une intelligente division de l'Europe en de grands organismes politiques, harmonieux, chacun d'eux étant assez puissant territorialement, politiquement et économiquement. La faiblesse des petits Etats ne doit pas dans l'avenir induire les grands Etats à la tentation de les conquérir ou de les attaquer.

L'EUROPE D'APRÈS-GUERRE

Toute tentative de fonder une juste organisation européenne dans le détail doit tenir compte des facteurs et des considérations suivants :

1) **Europe Occidentale, spécialement la France et la Grande-Bretagne.** La question des relations franco-britanniques rentre sous cette rubrique, de même qu'un accord concernant la Belgique et la Hollande.

2) **L'Allemagne d'après-guerre.** L'Allemagne doit redevenir une confédération décentralisée. Un retour à l'ancienne confédération du Reich, sous une forme modernisée, est absolument essentiel. La domination de la Prusse sur les autres éléments de la nation allemande doit être brisée. La Prusse elle-même devra être divisée en trois ou quatre unités séparées. De plus, l'Allemagne doit retourner à ses frontières d'avant 1938, sans préjudice de rectifications possibles en faveur de ses voisins, si ces dernières sont demandées pour des raisons de sécurité européenne.

3) **L'Italie** mérite d'être affaiblie en raison de sa participation à l'aventure impérialiste nazie. Certainement elle sera diminuée en Afrique et en Méditerranée.

4) **Une Europe centrale réorganisée.** Le noyau en sera une confédération tchécopolonaise. La création de cette nouvelle unité politique peut déjà être considérée comme un fait accompli. L'Autriche et la Hongrie, ainsi peut-être que la Roumanie, pourraient s'y joindre, mais il est sans doute encore trop tôt pour émettre un jugement définitif ; tout dépendra des conditions internes de ces trois pays après la guerre. L'on ne saurait évidemment pas autoriser la Hongrie à garder les territoires que l'Allemagne lui a donnés comme récompense à sa participation, contraire aux traités, à cette guerre criminelle.

5) **Le bloc balkanique.** Celui-ci devrait consister en une confédération comprenant la Yougoslavie, la Grèce et l'Albanie, et, peut-être, la Roumanie. La Turquie décidera de ce qu'elle voudra faire. Pour ce qui est de la Bulgarie, les autres Etats devront régler leurs différends avec elle une fois pour toutes. Je suis d'avis que, quoiqu'il arrive dans les Balkans pendant et après cette guerre, la Bulgarie devrait être amenée à se joindre à la future confédération balka-

nique. Pour la troisième fois au cours de trente ans, elle est devenue, «nolens, volens», l'instrument des grandes puissances contre ses voisins. Cet état de choses doit prendre fin.

6) **La Russie soviétique.** En dépit de divers projets menant vers des directions différentes, par exemple le plan dit de la Pan-Europe, la Russie soviétique doit prendre part à l'organisation de l'Europe et à la coopération future des nouveaux blocs européens. Ce fut une grande lacune dans la structure politique de l'Europe après la dernière guerre que l'absence de l'Union Soviétique, qui ne fut appelée que fort tard, en 1934, à assurer la défense collective du système de l'après-guerre. C'est pour cette cause que les Soviets, à tort ou à raison, se sentirent toujours isolés et menacés. Si la Russie devait être de nouveau exclue, la nouvelle collaboration des unités politiques européennes perdrait d'autant plus vite sa stabilité que l'influence de l'Allemagne dans l'est de l'Europe s'accroîtrait une fois de plus indûment. Cela mènerait presque inévitablement à de nouvelles tentatives de la part de l'Union Soviétique de s'affranchir de l'influence européenne en s'isolant. La politique de non-coopération a, à plus d'une reprise, été défavorable à la Russie pendant ces vingt dernières années, mais elle a été plus funeste encore au reste de l'Europe. Le territoire de la Russie d'Europe appartient géographiquement et politiquement à l'ancien continent autant que les Iles Britanniques. Le fait est inévitable. Le déséquilibre continu causé par le retrait de la Russie fut une des raisons de cette seconde guerre mondiale. Si l'erreur était répétée, elle conduirait fatalement à une troisième guerre.

7) **Une plus gande unité politique scandinave** devrait être créée au nord de l'Europe, en accord avec la Grande-Bretagne et la Russie.

8) Dans le sud-ouest de l'Europe, **l'Espagne et le Portugal** seront libres de décider de leur nouveau statut.

LES FRONTIÈRES ALLEMANDES

Il me faut souligner une fois de plus que l'Allemagne doit revenir à ses frontières antérieures à Munich. Ce serait une erreur funeste que de lui permettre de garder un pouce des territoires qu'elle s'est adjugés par la force. Cela justifierait en partie la politique nazie, admettant que la force et la violence peuvent procurer un avantage quelconque.

Cette opinion n'est pas inspirée par un sentiment de jalousie ou d'hostilité de ma part, ni par de la germanophobie. Je ne déclare pas que les Allemands sont un mauvais peuple, ou que tous les Allemands sont mauvais. J'affirme seulement que l'Allemagne, en tant que nation et Etat, est complètement responsable de la plus terrible guerre de l'histoire du monde ; que la théorie de la guerre totale a été discutée et élaborée en Allemagne et dans les cercles nazis pendant plus de vingt ans ; que les Allemands, en tant que nation et Etat, sont responsables de Hitler et de Himmler, tout comme les Américains sont responsables de Lincoln et de Roosevelt, les Anglais de Churchill, les Italiens de Mussolini, les Tchécoslovaques de Masaryk et les Russes de Lénine et de Staline. Si cette affirmation n'est pas admise comme une vérité évidente, alors toute existence internationale organisée devient impossible. A mon sens, il n'est que juste qu'il en soit ainsi. Cette justice ne doit pas être de nature vindicative, ou signifier une tentative de détruire un adversaire. Mais si, après une guerre comme celle-ci, la preuve n'était pas faite qu'aucune guerre ne peut être liquidée sans être sanctionnée par une punition, et si des systèmes politiques comme le nazisme devaient être tolérés soit moralement, soit d'un point de vue international, alors je n'aurais aucun espoir que l'Europe soit ressuscitée et l'humanité sauvée.

LA PARTICIPATION DE L'U.R.S.S.

La participation active de la Russie soviétique à l'établissement d'un équilibre européen doit, évidemment, trouver son expression avant toute chose dans un accord entre les Soviets et la confédération tchécopolonaise. De nombreux souvenirs malheureux se dressent entre la Russie et la Pologne. Le passé ne doit pas cependant empêcher de bonnes relations dans l'avenir. Dans ses intrigues diplomatiques en prévision de ses attaques à l'Est, l'Allemagne comptait sur l'antagonisme soviéto-polonais et ne manqua pas de l'exploiter. Dans le futur, de même, s'il devait y avoir une tension entre Varsovie et Moscou, Berlin serait tentée d'entreprendre un nouveau « Drang Nach Osten ». L'Est, comme l'Ouest, doit être fermement unifié, de sorte que le Reich puisse se rendre compte à l'avance de l'impossibilité de toute issue heureuse d'éventuelles tentatives de conquête et de domination. Les Tchécoslovaques, qui ne sont séparés de la Russie par aucune réminiscence historique et qui ont décidé de résoudre leurs difficultés passées avec les Polonais et d'entrer en union avec eux, sont très heureux que les relations entre les Polonais et les Russes se soient notablement améliorées récemment.

La carte ci-contre donne une nette représentation des divers blocs qui composeraient l'Europe d'après-guerre. Grâce au système de la confédération qui donnerait à chacun de ces groupes une forte cohésion, les différentes unités formant la nouvelle Europe se feraient solidement équilibre, créant une atmosphère particulièrement favorable à la coopération de tous les pays. Du reste, la confédération envisagée par le président Benès est une association ouverte à tous ceux qui sont désireux d'en faire partie. Ainsi, celle d'Europe centrale qui aura pour noyau une confédération tchéco-polonaise sera ouverte aux autres nations, comme la Hongrie ou l'Autriche, qui voudraient y entrer.

La participation étroite de la Russie soviétique à la vie européenne, le retour de cette grande puissance dans le circuit politique et économique européen apportera par ailleurs un considérable élément de stabilité. C'est sur un pareil équilibre que pourra fonctionner le système de la sécurité collective.

EUROPE OCCIDENTALE
EUROPE CENTRALE
BLOC BALKANIQUE
RUSSIE
PAYS SCANDINAVES
PAYS NEUTRES
ALLEMAGNE
ITALIE

L'EUROPE OCCIDENTALE

Il ne sera pas particulièrement difficile d'organiser l'ouest de l'Europe. De vieux Etats le composent, et leurs frontières n'appellent que d'insignifiants changements. Le caractère politique de ces Etats est de plus parfaitement bien déterminé, et il en est de même pour leur forme de gouvernement.

La France cependant connaîtra de sérieux changements intérieurs. Sa démocratie était pourrie et corrompue et elle s'est détruite elle-même. Elle fut responsable de ses Bonnet et de ses Daladier, de sa chute et de ses présentes souffrances. Elle a encore beaucoup à souffrir, mais avec les années elle se rétablira.

L'EUROPE CENTRALE ET SES PROBLÈMES

La situation sera beaucoup plus difficile en Europe centrale, où les nouveaux régimes établis en 1919 n'ont pas eu assez de temps pour acquérir un caractère solide et bien marqué. Bien que ces vingt dernières années aient été avantageusement employées, de nombreux problèmes linguistiques, politiques et sociaux, entre autres, furent laissés non résolus, et la guerre actuelle ainsi que la criminelle attitude des conquérants allemands en ont soulevé beaucoup d'autres. Aussi, il est impossible à présent de prévoir sous quelle forme la nouvelle confédération de l'Europe centrale sera réalisée.

Par suite de l'absence d'un noyau ferme et unifié autour duquel un tel choc pourrait être édifié, certains projettent de ressusciter une grande monarchie ou d'en créer plusieurs petites. Je ne pense pas que la guerre présente, de laquelle doit sortir une nouvelle forme de démocratie, se terminera par la création de nouvelles monarchies ou par le rétablissement de trônes abandonnés. Il y a des trônes en Europe dont l'avenir est très incertain. Je pense, par exemple, à la Bulgarie. La Norvège, la Belgique, la Hollande et la Yougoslavie ne sont évidemment pas dans une telle position. Mais à mon point de vue, la situation ne sera pas favorable après cette guerre, politiquement ou psychologiquement, au rétablissement d'une grande monarchie unifiée en Europe.

Je doute particulièrement de la possibilité d'une restauration de la monarchie des Habsbourg, encore qu'en Europe et en Amérique sa chute en 1918 ait été souvent décrite comme une erreur qui devrait être rectifiée afin d'établir une paix durable et de renforcer l'ordre en Europe centrale. Je rappellerai à ce propos que l'effondrement de la monarchie des Habsbourg ne fut pas l'œuvre de la Conférence de la Paix en 1919, mais celle des peuples qui avaient été sous la domination des Habsbourg.

La première condition pour créer un solide bloc d'Europe centrale est la confiance mutuelle. Une autre condition est que tous les partenaires aient une structure politique à peu près semblable. Certains changements devront donc avoir lieu, principalement en Hongrie et en Roumanie.

En dépit du passé, j'affirme qu'il est indispensable que les nations d'Europe centrale choisissent leur propre régime après la guerre. Cela est un postulat démocratique. Si l'une ou l'autre d'entre elles se prononce, librement et avec l'approbation de la majorité de la population, pour une restauration des Habsbourg, ou d'une autre famille royale, ce qui est, je le répète, une possibilité à laquelle je ne crois pas, on peut, je pense, s'attendre à ce que cette décision soit respectée. L'important est qu'elle ne doit pas être imposée à l'Etat en question sans ou contre sa volonté, comme une solution de haute sagesse politique. Cela mènerait à un autre effondrement.

UNE CONFÉDÉRATION EUROPÉENNE

Il pourrait paraître qu'en un temps où il a été tellement question d'une fédération européenne et d'une fraternité mondiale sur une base même plus large que celle de la S.D.N., un programme qui commence avec la confédération de deux Etats slaves de l'Europe centrale est excessivement modeste, pour ne pas dire insuffisant. Mais laissez-moi bien m'expliquer. Pour moi, il est clair que notre but final doive être la confédération de l'Europe comme un élément d'une sorte de Commonwealth mondial ; car sans le premier, le second me semble réellement inconcevable. Je vais plus loin et j'affirme que sans cette large charpente, aucune confédération régionale ne peut être envisagée. La sécurité et la paix de l'Europe sont indivisibles ; c'est là un des axiomes dérivant de la présente guerre. Nous devons commencer avec ce qui peut être réalisé en premier lieu et le plus facilement. En Europe centrale, ces territoires qui s'étaient associés le plus naturellement devront être réunis en de solides blocs. C'est une question d'évolution. Avec le temps, on peut escompter qu'un pont naturel sera établi entre les confédérations du Nord et du Sud en Europe centrale — c'est-à-dire entre les groupes polono-tchécoslovaques et balkaniques — et que, par ce moyen, nous aurons fait un pas considérable vers la consolidation de toute l'Europe centrale et de l'Europe en général.

La condition préalable de ce succès est que toutes les nations intéressées puissent bénéficier d'une longue période de paix. Cela doit être assuré par l'application de l'article 8 de la Charte de l'Atlantique. Il ne faut laisser à l'Allemagne aucune occasion après cette guerre de se réarmer et de s'abattre de nouveau sur ses petits voisins conformément à la méthode meurtrière de Hitler d'assujettir les nations « une par une ».

PROBLÈME DES MINORITÉS

La question des minorités sera une des plus délicates à résoudre. Toutefois, trois principes généraux devront être respectés :

1) Même après cette guerre, il sera toujours impossible en Europe de créer des Etats qui soient homogènes du point de vue national, puisqu'il y a des cas où certains d'entre eux ne peuvent pas exister en tant qu'Etats sans englober par endroits des populations mixtes (par exemple la Tchécoslovaquie sans les districts allemands et mixtes en Bohême-Moravie). Cependant, de tels districts doivent être réunis seulement quand cela sera nécessaire et sur la plus petite échelle possible.

2) Il sera nécessaire après cette guerre de procéder à un transfert de populations sur une échelle beaucoup plus grande qu'après la dernière guerre. Ce transfert doit être effectué de la manière la plus humaine, internationalement organisée et financée.

3) La protection des minorités dans l'avenir consistera tout d'abord dans la défense des droits démocratiques et non des droits nationaux. Les minorités dans les Etats individuels ne doivent jamais plus recevoir le caractère d'unités politiques et légales reconnues, avec la possibilité de devenir de nouveau des causes de troubles. D'un autre côté, il est nécessaire de faciliter l'émigration d'un Etat à l'autre, de telle sorte que si les minorités nationales ne veulent pas vivre dans un Etat étranger, elles puissent graduellement se réunir à leurs propres peuples dans les Etats voisins.

LA SÉCURITÉ COLLECTIVE

Mais quelque parfaite que soit la structure politique et sociale de l'Europe de demain, elle ne garantira pas sa propre existence et la sauvegarde de la paix si le désir de ces deux choses n'est pas réel et vivace. Les institutions ne se maintiennent elles-mêmes que dans la mesure où les peuples acceptent de faire des sacrifices pour elles. La paix de Versailles signifiait une grande amélioration dans les conditions européennes sur l'état de choses qui prévalait avant 1914. Mais même les Etats qui avaient le plus grand intérêt à la maintenir n'avaient nulle envie d'être les « gendarmes de l'Europe », suivant l'expression employée en France. Aucun régime, hélas, n'est possible sans gendarmes. Tous les Etats doivent, après les expériences de ces dernières années, être loyaux au système de police qu'ils créeront. Pouvons-nous espérer que chacun ait finalement compris que la seule base de la paix en Europe est la sécurité collective ? Quand nous introduisîmes cette conception dans le protocole de Genève en 1924, il fut considéré comme particulièrement aventureux. La Grande-Bretagne l'avait rejetée. Aujourd'hui, sa signification est d'une évidence frappante.

Une des erreurs de la vieille Ligue des Nations fut de ne s'être pas occupée de l'organisation interne des Etats qui la composaient. A la vérité, le Covenant établit le principe que seules les nations qui se gouvernaient librement pouvaient devenir membres de la Ligue. Mais cela fut interprété dans le sens de la souveraineté nationale, et non comme une stipulation que la liberté devait exister au sein de l'Etat. Il est devenu maintenant évident, je pense, qu'il y a une relation directe entre les régimes intérieurs des Etats et leurs politiques extérieures. L'impérialisme et le militarisme se développent plus facilement dans les Etats dictatoriaux. Aussi, l'Europe unie de demain doit trouver un moyen d'arrêter le développement de l'absolutisme dans les pays avant qu'il ne devienne un danger public. Je crois qu'après la présente guerre, un chapitre des Droits Humains devra être constitutionnellement établi pour le monde entier.

Lire dans notre prochain numéro :

LES ETATS-UNIS D'APRES-GUERRE

par CHARLES W. ELIOT

Directeur du « Bureau des Ressources Nationales »





LADY LAMPSON nous parle...

Les femmes d'Egypte et l'effort de guerre.
— Créons des "homes" pour les soldats.



Dans le cadre solennel et majestueux de l'ambassade de Grande-Bretagne, j'ai entendu parler Lady Lampson de la mère, de l'enfant, de la famille, du milieu social, du soldat, de la jeune fille, de l'avenir de la femme d'après-guerre et de la joie que l'on trouve à participer à l'effort de guerre.

Tout cela était dit sous le signe de la maternité : Lady Lampson a eu la délicate attention d'amener un « hôte de marque » pour assister à l'entretien : son fils, Victor.

« C'est l'enfant de l'Egypte, dit-elle ; j'aime le mettre en rapport avec mes amies et amis d'Egypte. Puisse-t-il sentir avec autant de spontanéité que moi la sympathie pour l'Egypte, ce pays où j'ai presque commencé ma vie de femme, puisque c'est deux semaines après mon mariage que j'y suis venue ; ce pays que j'aime profondément, car il est le cadre de ma vie de famille : j'y ai été épouse et mère, mère un peu... jalouse parfois. En effet, « baby » a une préférence marquée pour son père. »

Le jeune Victor semble avoir des touches très sensibles ; il se tourne vers sa mère et la taquine, en lui passant son petit doigt sur la joue.

— Pensez-vous que nous gagnerions un peu à retourner à la conception de la « mater familias » ou, au contraire, encouragez-vous cette vie intense hors du foyer ?

Lady Lampson répond sans hésiter :

— La vérité est, je crois, dans la moyenne mesure, ne trouvez-vous pas ?

— Comment pensez-vous que la femme sortira de cette guerre ?

— Je crois qu'elle en sortira plus forte. L'immensité de la tâche et tout ce travail de reconstruction vont la stimuler. Il n'y a rien de tel que les responsabilités pour faire donner à la femme toute sa mesure.

— Pensez-vous que la jeune fille doive se marier au cas où son fiancé est appelé au front ?

— Mais certainement, car vous ne savez pas le prix d'une affection sûre pour le moral du soldat; c'est exactement comme l'époux qui va à son bureau avec entrain parce qu'au retour il retrouvera sa femme.

« Je voudrais le dire, le répéter et le clamer : « que les jeunes filles ne soient pas égoïstes, et qu'elles réalisent ce que représente pour un soldat l'affection d'une épouse ! »

— Trouvez-vous que l'élément féminin égyptien donne un effort suffisant à l'œuvre de guerre ? Et quelles seraient vos suggestions pour une collaboration plus étroite ?

— Je trouve qu'il y a beaucoup de dévouement et beaucoup d'activité, et je suis touchée de toutes les initiatives et de tous les efforts, mais le champ est immense, et l'œuvre de guerre est très vaste. L'élément féminin de ce cher pays — Lady Lampson insiste sur le mot «cher»—devrait comprendre combien le soldat qui est privé de toute vie de famille apprécie les efforts prodigués pour son bien-être. Les clubs, les distractions, les divertissements sont très nombreux, dans le Middle East, mais on n'est pas arrivé à créer la sensation du « home ». L'« Imperial Services Information Bureau », dont le siège est au 47 rue Maleka Farida, est chargé de centraliser toutes les bonnes volontés pour créer autant de « homes » pour les soldats. N'importe quelle personne, à quelque rang social quelle appartienne, peut y venir, pour donner aux soldats un peu de son temps, pour remplacer, dans la mesure du possible, leurs mères, leurs sœurs, et peut-être, un jour, en faire des fiancés. Vous ne savez pas, ajoute Lady Lampson, combien un sourire ou n'importe quel élan de bonté ou de douceur donne de la joie à ces braves.

A ce propos, Lady Lampson me raconte un trait vraiment touchant : un soldat porté manquant, et que sa famille en Angleterre croyait disparu, était en permission de 4 jours au Caire. Il écrit à Lady Lampson pour la prier de lui faciliter une émission à la radio pour faire entendre sa voix aux siens. Comme on le sait, ces émissions sont hebdomadaires, mais Lady Lampson passe outre aux rigueurs des organisations. Elle fait des miracles pour trouver l'« officer in charge » et donner à ce soldat l'occasion de faire savoir aux siens qu'il est vivant. Elle y arrive. « L'homme était transformé, transfiguré, me dit-elle. Ce n'était plus le même visage. » Vous ne savez pas ce qu'une manifestation d'humanité a d'influence sur nos hommes qui se battent, et puisqu'ils se battent pour que nous demeurions libres, pourquoi ne pas collaborer à leur « duty » ?

Ces mots étaient dits avec beaucoup d'émotion et de cœur. Nos femmes d'Egypte gagneraient à se rapprocher de ces multiples œuvres dont les principales sont l'« Imperial Services Information Bureau » et le « Lady Lampson's Welfare of Troops ». Loin de leur routine coutumière, elles feraient là œuvre utile et méritoire à plus d'un titre.

Marie-Catherine Boulad



Sir Miles et Lady Lampson photographiés dans les jardins de l'ambassade par le célèbre photographe britannique Cecil Beaton alors que celui-ci se trouvait de passage au Caire.

Les bombardiers en piqué ouvrent le chemin aux bombardiers légers et aux avions lance-torpilles.

Bombardiers contre Navires de Guerre

Au cours du mois de décembre dernier, les Japonais, par une série d'attaques puissantes, menées dans les airs, arrivaient à détruire quelques grosses unités des flottes britannique et américaine. Immédiatement, les Etats-Unis donnèrent la riposte. Plusieurs cuirassés de bataille de la marine nippone furent coulés. Jamais guerre, dans le cours de l'histoire, ne fut caractérisée par une première phase tellement violente ; jamais auparavant la question de savoir si la suprématie appartenait à l'aviation ou aux forces navales ne s'était posée avec une telle acuité.

Sans aucun doute, les événements du Pacifique sont appelés à avoir des répercussions étendues sur toute la technique de la guerre sur mer. Les nouvelles considérations surgies depuis l'emploi de l'avion comme arme de choc auront une influence sensible sur la structure des nouveaux bateaux de guerre et leur armement anti-aérien. De même, d'importantes modifications seront apportées aux méthodes d'attaque et de défense sur mer. Pour pouvoir nous représenter la bataille de demain, nous devons être à même de comprendre et de déterminer les principaux facteurs de la guerre aéro-navale.

L'action entreprise par les Japonais, aussi bien contre les îles Hawaï que contre la Malaisie, consistait en une série d'opérations menées à grande distance, loin du territoire des îles nippones. Le « deus ex machina » de ces opérations fut l'arme aéro-navale, dont Tokio employa largement la puissance efficiente. Non pas que la méthode d'attaque présentât quelque nouveauté. La seule innovation résida dans la détermination féroce dont les Nippons firent preuve, en s'élançant, tête baissée, contre leurs objectifs.

Au cours de toutes ses attaques, le Japon eut recours aux trois sortes d'engins volants employés pour la guerre sur mer : bombardiers en piqué, bombardiers lourds à haute altitude et avions lance-torpilles. Contrairement à toutes les prévisions d'avant-guerre, les bombes aériennes ne se sont pas révélées être des armes très efficaces contre les navires de guerre. Ces projectiles, lâchés du ciel, ont rarement pénétré à travers le blindage des gros cuirassés de bataille ou des croiseurs, et, généralement, n'ont produit que des dommages limités.

LA TORPILLE, ARME N° 1 DE LA GUERRE NAVALE

Evidemment, la bombe aérienne a enregistré quelques succès contre des unités légères ou dans quelques cas fortuits. C'est ainsi qu'à Pearl Harbour, par le plus grand des hasards, une bombe tomba dans la cheminée de l'« Arizona », causant sa perte. Toutefois, ce ne fut pas la déflagration du projectile qui fit couler le navire, mais le fait que l'explosion se produisit dans la chambre des machines, et fit ainsi sauter les soutes à munitions.

Mais l'arme numéro un de la guerre aéronavale moderne est la torpille aérienne. Le monstrueux fuseau d'acier, chargé d'explosifs, est l'arme capable de mettre hors de combat n'importe quelle unité de n'importe quelle flotte de guerre du monde. La torpille perce les parois blindées et frappe tout au long d'une ligne particulièrement vulnérable, en-dessous de la ligne de flottaison. La brèche provoquée par une torpille ouvre des voies d'eau géantes compromettant sérieusement la stabilité du navire.

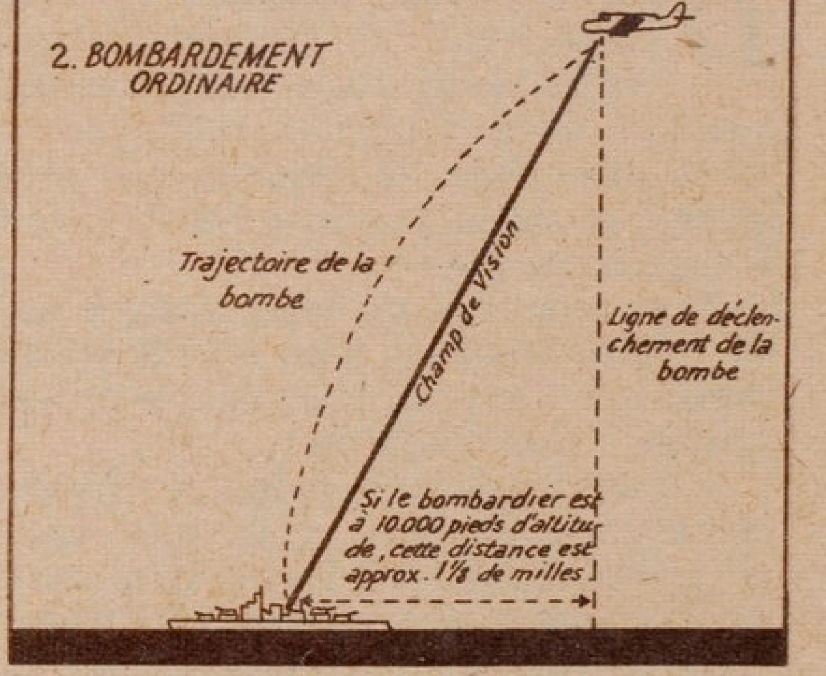
En outre, l'explosion d'une torpille audessous du niveau de la mer produit des effets bien plus terribles que l'éclatement d'un engin à fleur d'eau. L'eau n'est pas un élément compressible. Sous l'impulsion d'une déflagration sous-marine, la masse de liquide brusquement déplacé doit, ou bien s'échapper en colonne verticale dans l'air, ou bien emprunter la voie plus commode, que la torpille a ouverte dans le flanc du bateau.

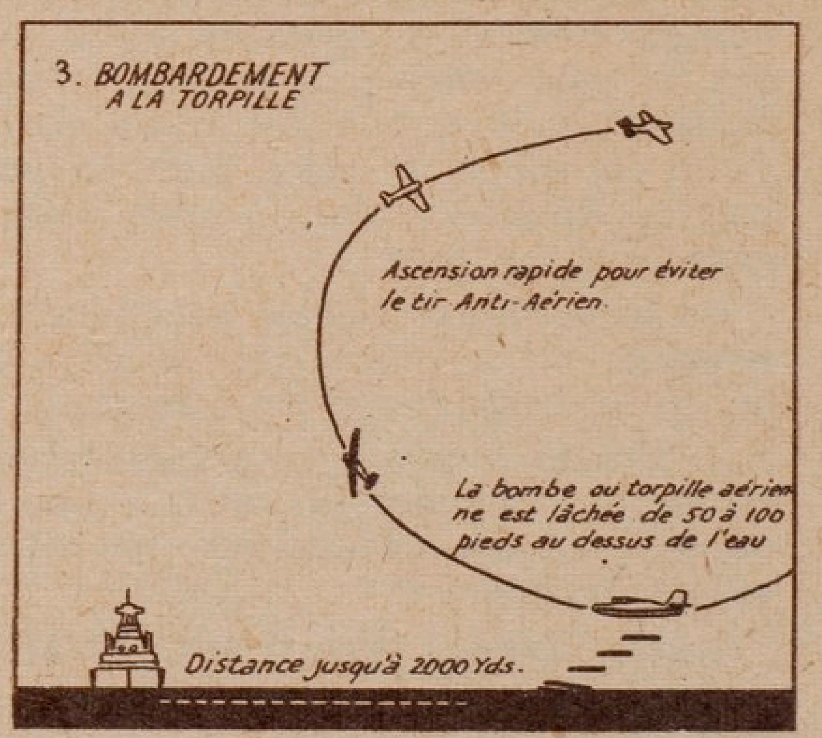
Le grand problème dans la guerre au moyen des torpilles a été d'assurer le transport du projectile à proximité suffisante de l'objectif, afin d'obtenir une précision minimum de tir. La première idée fut d'avoir recours à de petits navires à vapeur, capables de filer rapidement vers l'ennemi. Mais ces bateaux-torpilleurs étaient à leur tour pris facilement sous le feu de l'artillerie du navire attaqué et, de plus, avaient particulièrement à craindre des contre-attaques effectuées par les destroyers.

Alors on pensa au sous-marin. Mais le submersible ne dispose que d'une mobilité limitée lorsqu'il se trouve sous l'eau. Et même lorsqu'il arrive à se placer en position, il n'a que des chances précaires d'atteindre un objectif se mouvant rapidement. Finalement, les charges de profondeur, associées aux nouvelles méthodes de détection, combattent efficacement les engins sous-marins.

La troisième méthode, celle des vedettes lance-torpilles, fit son apparition au cours de la dernière guerre. Ces unités sont petites, peu coûteuses, très rapides, et elles rendent encore de précieux services à ceux qui les emploient. Mais l'instrument idéal, assurant à la torpille une force de pénétration accrue, est l'avion.

Pour pouvoir lancer son projectile, il doit s'approcher le plus possible de la surface de la mer, ordinairement de 18 à 30 mètres. Pour viser correctement, le pilote n'a qu'à pointer son radiateur dans la direction de l'objectif. Une méthode consiste à faire piquer l'avion, exactement comme un bombardier en piqué, et à lâcher la torpille au moment où l'appareil se redresse. Mais souvent, adoptant un autre système, l'avion lance-torpille vole horizontalement, rasant les vagues, et lâche son engin lorsqu'il se trouve à une distance convenable du but à atteindre.

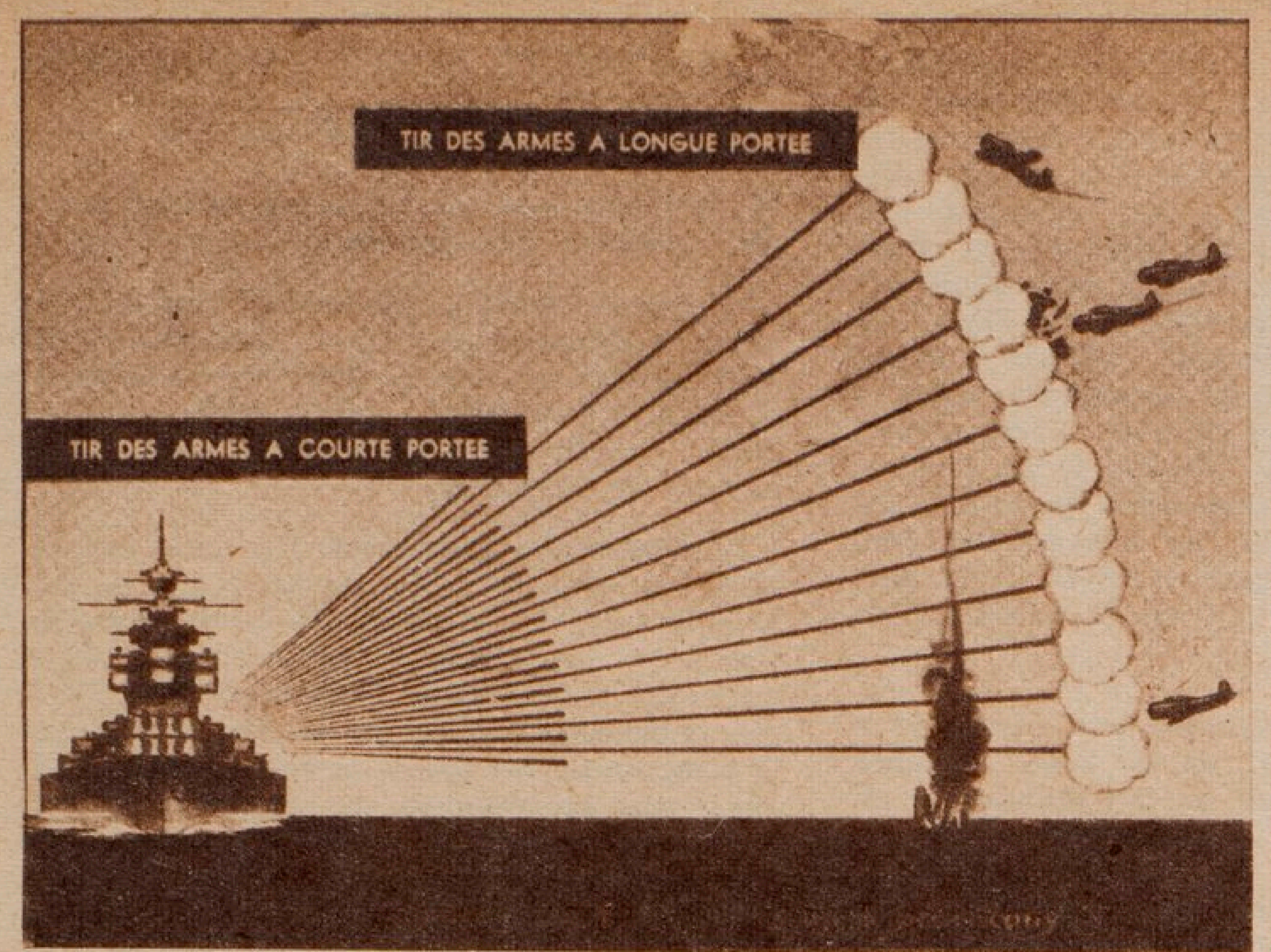


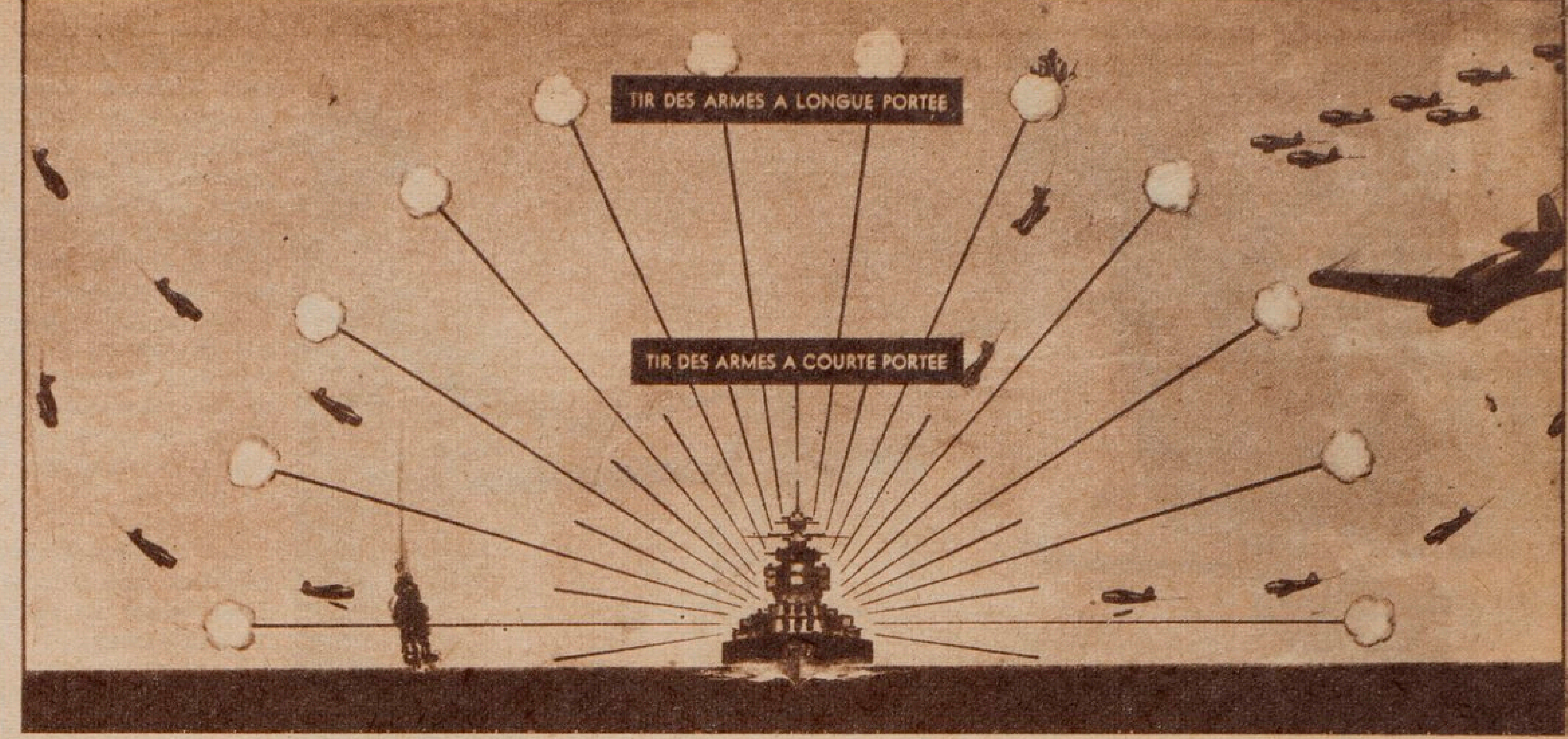


Une lutte à mort est menée entre bombardiers et navires de guerre. Ces dessins montrent la différence entre un bombardement en piqué, un bombardement à la bombe et une attaque à la torpille.

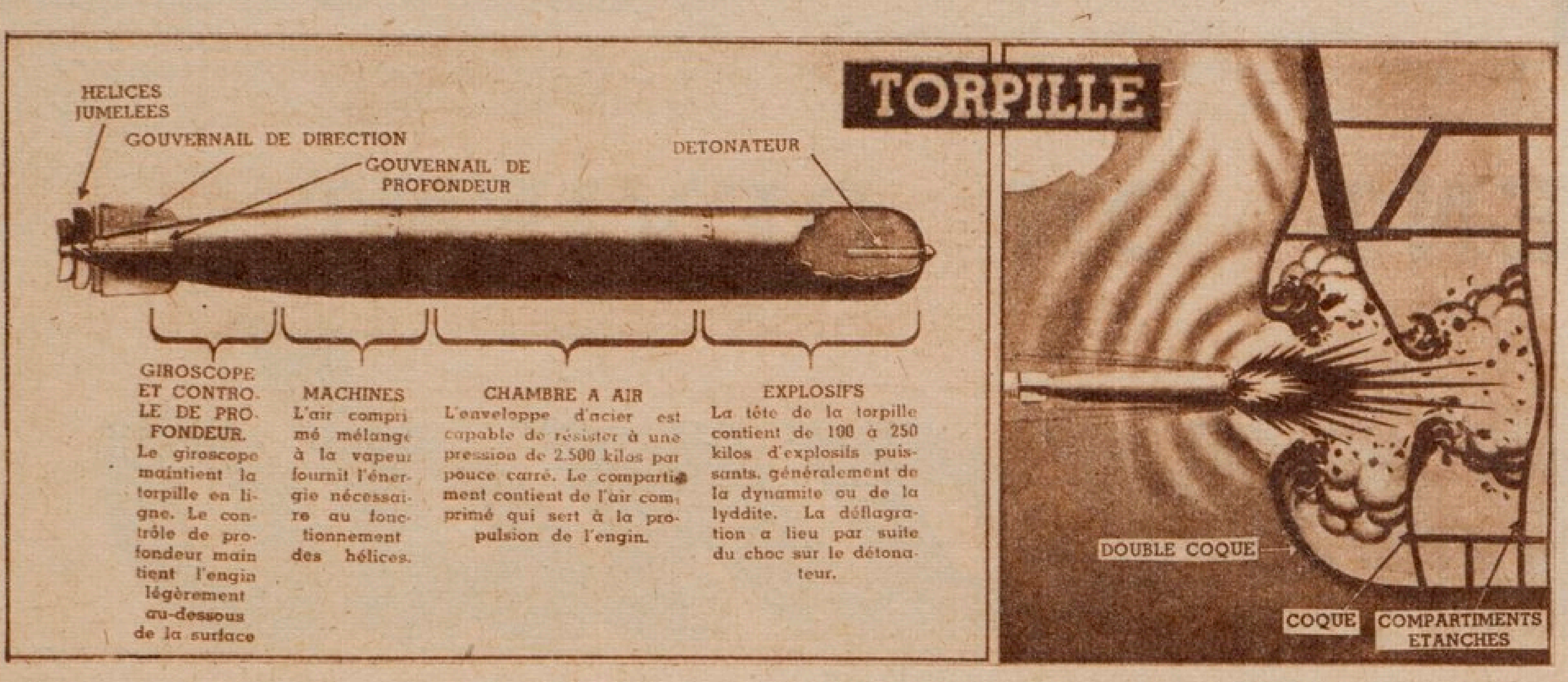
LES FACTEURS DE SUCCES DE L'ATTAQUE AERIENNE

Un observateur, qui se trouvait à bord du « Repulse », a déclaré : « J'ai vu un avion





Ces dessins montrent comment un cuirassé peut établir un barrage impénétrable lorsqu'il est attaqué d'un seul côté (à gauche) et comment le tir antiaérien est moins dense lorsque l'attaque aérienne vient de plusieurs directions à la fois. Mais ces dessins ne montrent pas un important facteur jouant en faveur du cuirassé : le facteur humain. Plonger à travers un barrage qui constitue une véritable muraille d'acier est un exploit qui met les nerfs à une épreuve terrible.



La torpille aérienne est l'arme n° 1 de la guerre aéro-navale et peut mettre hors de combat n'importe quelle unité de guerre. A droite, l'explosion de la torpille perce les parois blindées du navire en dessous de la ligne de flottaison.

torpilleur japonais qui piquait droit sur nous, en volant à quelques mètres de l'eau. Il lança sa torpille à 400 mètres et dévia de côté ; mais le pilote avait mal calculé sa manœuvre, car une aile toucha les flots, se rompit, et l'avion s'écroula en flammes. »

Le secret du succès d'une attaque par avions-torpilleurs, réside dans le nombre. L'équipage d'un navire peut généralement apercevoir de loin une torpille qui sillonne la mer et un coup de barre rapide peut mettre l'unité hors d'atteinte. Mais si plusieurs torpilles sont lancées simultanément, un minimum de coups au but doit être enregistré.

Pour vaincre le barrage de feu anti-aérien d'un navire de guerre, les attaques par les airs doivent être menées en partant de cinq ou six directions à la fois. Les défenseurs sont obligés alors d'éparpiller leur tir.

Pour augmenter la force de pénétration des torpilles, on a recours à des engins de plus en plus gros. Les premières torpilles lancées d'un avion pesaient seulement 100 kilos. Aujourd'hui, on emploie de part et d'autre des projectiles pesant une demi-tonne et même davantage. Un cuirassé de bataille moderne devrait pouvoir supporter le choc de six, huit et même dix torpilles sans couler par le fond, à moins naturellement que tous les engins ne percutent au même point.

Une attaque par avions-torpilleurs est une opération navale dans toute son ampleur. Les appareils rapides et particulièrement maniables sont transportés jusque dans la zone des opérations par des navires porte-avions d'où ils décollent, lorsqu'ils se trouvent à 200 ou 300 kilomètres de l'ennemi. Les unités navales doivent être protégées par des destroyers, des croiseurs et souvent par des cuirassés de bataille.

Pour les opérations à longue portée, on a recours à des hydravions géants, du type des grands bombardiers. Ces appareils peuvent être munis de plusieurs tubes lance-torpilles et même transporter un grand nombre d'engins qui peuvent être lancés l'un après l'autre.

Les forces navales doivent subir un entraînement particulier pour soutenir efficacement une attaque menée par des avions torpilleurs. Car la nouvelle puissance aéro-navale, qui a remplacé la puissance navale et la puissance aérienne proprement dites, demande une perfection de manœuvre peu commune et une synchronisation exacte à la fraction de seconde de toutes les opérations entreprises en coordination.

Dans ce domaine, tant les Britanniques que les Américains ont déjà fait leurs preuves. Et si le Japon a pu sourire avec satisfaction après ses premières attaques-surprises, la bataille de la mer du Corail, celle de Midway, les différentes opérations menées par l'aviation navale alliée, lui ont infligé des pertes très sensibles.

Mais la confirmation la plus significative de la puissance de l'arme aéro-navale fut le résultat de la bataille du Pacifique nord, à proximité des îles Aléoutiennes, lorsque des avions-torpilleurs de la marine des Etats-Unis surprirent et battirent fortement une flotte nippone.

Le lieutenant général H.H. Arnold adressa une dépêche de félicitations à Glenn Martin, le célèbre constructeur d'avions de Baltimore. En effet, les avions-torpilleurs firent merveille, envoyant par le fond 3 croiseurs japonais, 1 destroyer, 1 canonnière, endommageant fortement un porte-avions et un croiseur.

Cette opération a démontré la coordination parfaite qui a été établie entre la marine et l'aviation navale des Etats-Unis. Les Américains, avantagés par un matériel supérieur et par un entraînement plus efficace, ont acquis désormais une maîtrise incontestable dans l'art de la guerre sur mer, conçu sur des données modernes.

Il est étrange de constater que le premier navire de guerre nippon qui fut mis hors de combat fut attaqué exclusivement à la bombe par un gros bombardier américain. L'action du capitaine Colin Kelly démontre les possibilités de destruction des bombes aériennes, au même titre que les torpilles.

L'attaque à la bombe peut s'effectuer soit au moyen de bombardiers en piqué, soit au moyen de bombardiers à haute altitude. Chaque méthode poursuit un but déterminé, mais souvent les deux systèmes sont employés simultanément, surtout dans l'attaque d'un cuirassé.

Dans le bombardement en piqué, l'avion lui-même sert de viseur. Le pilote se précipite contre la cible, et tout en redressant l'appareil, à la fin du piqué, il lance son projectile. La bombe continue la trajectoire primitive de l'appareil et atteint l'objectif.

A cause de sa structure spéciale et de son envergure forcément réduite, l'appareil de bombardement en piqué ne peut pas transporter des bombes de gros calibre. Ses projectiles ne sont efficaces que contre des unités légèrement cuirassées.

Ce sont, par conséquent, les bombardiers lourds qui infligent les coups les plus décisifs. Ils ont un rayon d'action très étendu et peuvent atteindre de grandes altitudes. Ils peuvent transporter un poids considérable de projectiles de gros calibre, dont certains atteignent deux tonnes. Ils sont équipés d'un viseur lance-bombes, qui, automatiquement, résout tous les problèmes de pointage.

COMMENT LES NAVIRES PEUVENT SE DEFENDRE

Les très grosses bombes sont lâchées une à une. Les autres quittent les avions par « paquets ». Pour augmenter la force de pénétration de ces projectiles, des experts ont suggéré l'installation, à l'intérieur des engins, d'un système à fusée, qui leur assure une propulsion indépendante de leur poids.

Contre l'attaque aérienne, les cuirassés de bataille possèdent trois moyens de défense. Le premier, et indiscutablement le plus efficace, serait une force aérienne suffisante d'appareils de combat, qui intercepterait les assaillants.

Le second élément de défense est la construction même du navire, son étanchéité. La cuirasse peut arrêter les bombes et les obus, mais elle sera traversée par les torpilles. La ceinture de protection des bateaux de guerre s'arrête généralement à la ligne de flottaison. A partir de là, la protection de la coque est assurée par une double paroi et des compartiments étanches.

La double paroi est une espèce de revêtement qui entoure la partie inférieure du navire. Son but est de faire exploser la torpille avant qu'elle ne frappe la coque proprement dite.

Les compartiments étanches sont refermés à l'aide de lourdes portes en acier, recouvertes de caoutchouc.

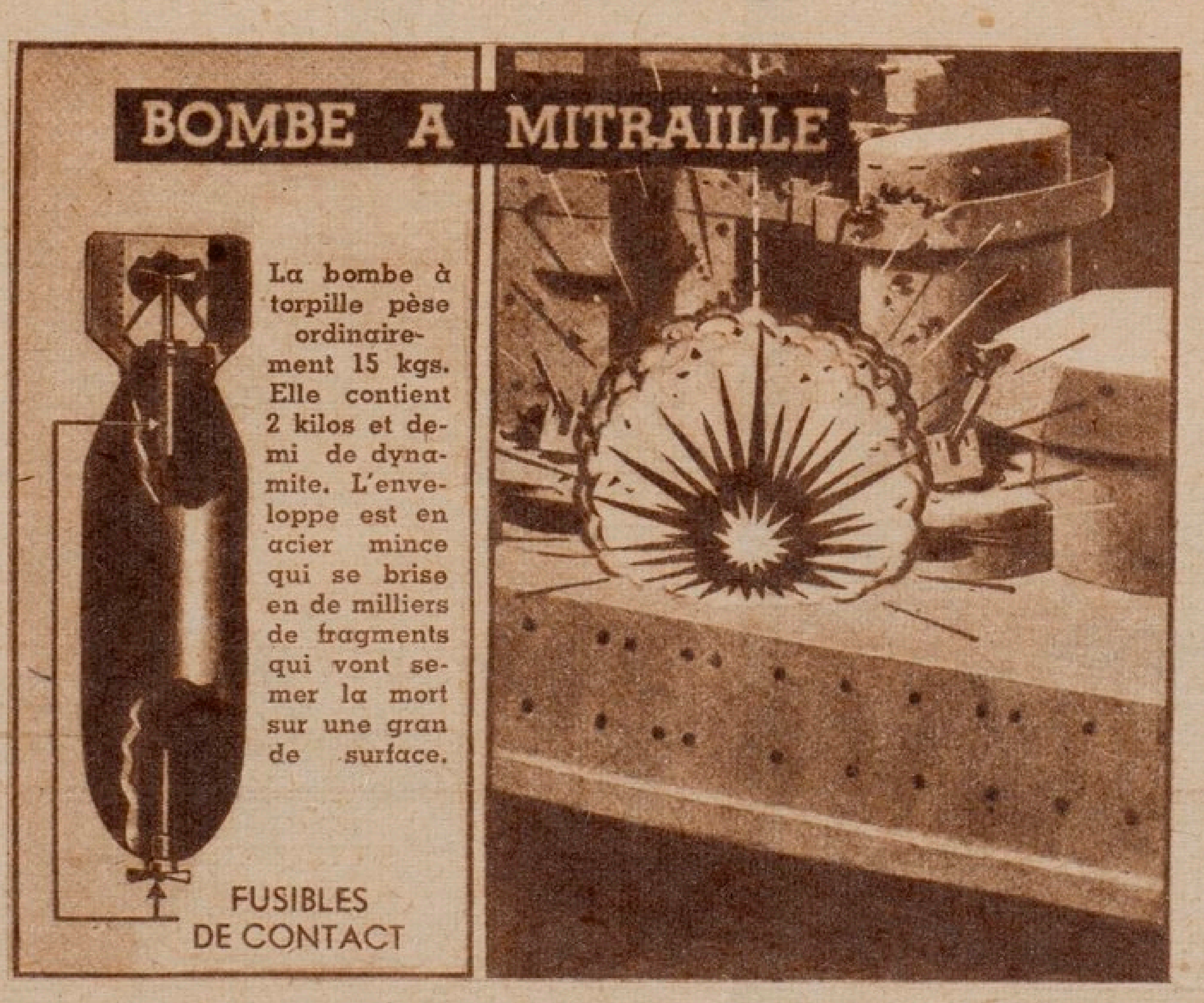
Une explosion peut avoir pour conséquence l'envahissement de trois ou quatre compartiments par l'eau, sans que le navire soit déséquilibré outre mesure. Mais si le poids d'eau qui pénètre dans les cales excède un certain tonnage, le bateau peut être renversé. C'est ce qui arriva au cuirassé américain « Oklahoma », torpillé à Pearl Harbour, et au croiseur britannique « Repulse », également torpillé.

Mais il a été reconnu que ces deux unités, de construction relativement ancienne, n'étaient pas cuirassées d'après les moyens techniques les plus modernes.

Le « Prince of Wales » et le « Birmarck », par contre, étaient des navires de construction toute récente. Tous deux furent atteints en premier lieu au gouvernail. Leurs hélices ne fonctionnant plus, ce furent des cibles faciles à atteindre. La destruction de ces navires a marqué une éclatante victoire en faveur de l'aviation, mais on ne peut pas en déduire que les navires de guerre modernes sont impuissants à soutenir une attaque aérienne.

La troisième défense des navires contre les avions est représentée par la quantité de ses batteries anti-aériennes : canons de cinq pouces, pom-poms et mitrailleuses. Lorsque toutes ces armes sont en action, un navire de guerre peut envoyer dans les airs des milliers de projectiles par minute, créant un barrage aux mailles serrées qui interdit toute approche de l'attaquant en deçà d'une certaine distance. Or le point où une torpille doit être lâchée est aussi bien connu de l'aviateur que des canonniers du navire. Le problème de la défense consiste donc à concentrer tout le feu sur ce point particulier. Si l'avion essaye de pénétrer à travers la muraille de fer et de feu ainsi créée, il sera immanquablement réduit en pièces. S'il lance son projectile avant la limite de cette zone, il ne pourra pas atteindre l'objectif.

Après avoir parcouru les principales méthodes d'attaque par les airs et de défense sur mer, une chose est à déduire : la puissance sur mer doit être représentée par une combinaison aéro-navale qui fonctionne en parfaite coordination.



Le but d'une bombe à mitrailles est d'occasionner des dommages à la superstructure du navire et d'anéantir les batteries antiaériennes.



La bombe pénétrante n'éclate qu'après s'être enfoncée dans la cuirasse du navire. L'explosion est alors foudroyante.

COMMENT ON DEVIENT

Commando

A plus d'une reprise, au cours de cette guerre, l'attention s'est concentrée sur les remarquables exploits accomplis par les « Commandos » britanniques. Mais pouvons-nous affirmer que nous savons exactement ce qu'est un Commando ? Pouvons-nous décrire les différentes phases de l'entraînement par lesquelles ces hommes passent avant d'être admis ?



Les Commandos doivent être d'habiles acrobates et ils subissent, au cours de leur entraînement, des exercices particulièrement périlleux.

La nature particulière des tâches que le commandement britannique assigne généralement aux Commandos, la dureté des épreuves auxquelles ils ont été soumis ont pu faire croire au public que ces unités de « têtes fortes » sont composées d'individus qui ne connaissent aucun ordre et qui se sont organisés en bandes absolument dépourvues de toute discipline.

En réalité, il n'en est rien. Les Commandos sont des soldats comme les autres, assemblés en vue de tâches spéciales. Ce ne sont ni des super-hommes, ni des combattants sans loi. Leur corps fut organisé au lendemain de Dunkerque, et fit ses premières armes en Norvège. Tous les Commandos sont des volontaires. S'ils se montrent, à n'importe quel moment, au-dessous de leur tâche, ils sont immédiatement, et sans aucune explication, réintégrés dans leurs régiments. C'est là la punition suprême qu'on peut infliger à un Commando.

LA SELECTION DES RECRUES

Le soldat qui se présente devant son officier et déclare : « Je désire me porter volontaire pour faire partie des Commandos » doit subir bien des épreuves avant de voir son désir transformé en réalité. Si son commandant approuve sa demande, le volontaire est d'abord dirigé sur un centre de rassemblement, où on lui tient un petit discours édifiant.

Récemment, 38 recrues se présentèrent devant un officier des Commandos. Le gradé commença par exposer à ces hommes quelle était la nature du service dans lequel ils avaient demandé d'entrer. Il leur dit que leur entraînement serait des plus durs, la discipline très stricte et les opérations dangereuses. Pour les coups de main exigeant la participation « d'escouades de suicidés », la désignation se ferait par ordre et non pas en suivant le système des volontaires. Chaque homme doit être prêt pour n'importe quelle tâche. Finalement, l'officier dissipa l'illusion généralement partagée que les Commandos reçoivent une solde plus élevée que leurs camarades de l'armée. En guise de conclusion, il leur déclara :

— Et maintenant vous avez dix minutes pour réfléchir à ce que je viens de vous dire. Ensuite, je vous verrai un à un.

Vingt-huit hommes maintinrent leur candidature et se présentèrent individuellement devant l'officier. En quelques minutes de conversation, celui-ci devait évaluer exactement son homme, en décelant les qualités de son tempérament et de sa personnalité. Il sélectionna dix-huit hommes, avec quelques éléments marqués « douteux », et exprima ses regrets aux autres. Le service des Commandos exige des qualités physiques exceptionnelles. Souvent, c'est un athlète à la musculature puissante qui est écarté. « Tendance à la constipation » est une remarque qui justifie à elle seule une élimination. Onze soldats passèrent avec succès l'examen médical : huit certitudes et trois probabilités. Ces derniers ne savaient pas nager. Ils durent apprendre la natation.

Les recruteurs de Commandos doivent être des psychologues avertis. Le batailleur ne peut pas faire un bon Commando, car il se soumettra difficilement à la terrible discipline qui est en vigueur dans ce corps. De plus, un bon Commando doit posséder une dose considérable de bon sens, d'initiative et de notion de la responsabilité.

COMMENT VIVENT LES COMMANDOS

Le principe fondamental en vigueur chez les Commandos est le suivant : chaque homme doit être nanti de suffisamment d'initiative pour se tirer d'affaire dans n'importe quelle circonstance. Comment peut-on inculquer cette capacité à des hommes normaux ? Le problème est à moitié résolu lorsque les recrues ont été sélectionnées avec soin. Ensuite, le mode de vie imposé aux Commandos développe dans la bonne direction les facultés primitives. Chaque Commando reçoit, en dehors de sa solde, six shillings et huit pence par jour. Cette somme représente exactement le montant que l'armée dépense quotidiennement pour assurer la nourriture et l'entretien des soldats ordinaires. Avec cet extra, le Commando doit pourvoir lui-même à son logement et à ses repas. L'armée ne lui fournit rien. Si un détachement de Commandos arrive dans une ville à six heures du soir, l'officier annonce tout simplement que le lendemain matin à 9 heures les hommes devront se rassembler sur la grande place. Aucune autre explication n'est fournie ni demandée. Jusqu'à l'heure du rassemblement, les Commandos sont libres de faire ce qu'ils veulent, mais personne ne vient leur dire où ils doivent dîner ou coucher.

Les officiers Commandos sont unanimes à déclarer que jamais un de leurs hommes n'est arrivé en retard ou n'a manqué à un rassemblement.

L'entraînement des Commandos est soigneusement organisé, de façon à ce que chaque homme se trouve en un état de préparation constante. Quelques jours avant l'action, ils suivent des exercices spéciaux qui leur permettront d'atteindre la meilleure forme possible.

On ne trouve pas chez les Commandos des athlètes complets qui ne fument pas et ont la boisson en horreur. Ces hommes connaissent le plaisir du tabac et aiment bien boire. Mais aucun excès ne leur est permis. Un Commando fut congédié parce qu'il fumait trop. Il était affligé d'une toux continuelle qui trahissait sa présence au cours des exercices.

Lorsqu'ils sont en action, les Commandos sont nourris par l'armée, et la question de leur logement ne se pose pas : alors ils cessent de toucher l'allocation supplémentaire.

Un jour, un détachement de Commandos reçut l'ordre d'effectuer un déplacement sur une distance de 200 kilomètres. Le département des transports militaires demanda combien de trains seraient nécessaires pour embarquer la troupe. « Aucun », répondit laconiquement le chef des Commandos. Et il dit à ses hommes que le rassemblement du lendemain matin aurait lieu dans une ville distante de 45 kilomètres. Le jour suivant, tous les hommes furent présents au rendez-vous. Ils couvrirent ensuite d'un seul trait les 165 kilomètres du parcours.

COMMENT SONT ENTRAINES LES COMMANDOS

L'entraînement de ce corps spécialisé se divise en trois parties :

a) **Entraînement d'infanterie.** Exercice poussé du maniement des armes. Chaque homme doit devenir un expert dans toutes espèces d'armes d'infanterie. Avant d'être accepté dans le rang des Commandos, il doit faire preuve de tir précis.

b) **Opérations combinées.** Par cette expression, on désigne les opérations qui se déroulent avec le concours de la flotte ou de l'aviation. Les Commandos sont entraînés à connaître les bateaux. Ils passent des périodes à bord de différentes unités, apprennent à comprendre les ordres navals et acquièrent ainsi une compétence qui dépasse de loin les connaissances d'un simple passager. Ils travaillent avec les matelots, apprennent à manier les canots et les chaloupes, à effectuer des débarquements, et, naturellement, ils sont initiés à tous les secrets de la natation.

c) **Entraînement spécial.** Cette partie de l'entraînement comprend des points particuliers, ayant trait essentiellement aux corps des Commandos. Les hommes apprennent à vivre sur les ressources d'un pays, à cuisiner, à dépecer du gibier, à bivouaquer dans n'importe quelle région et sous n'importe quel climat, à faire de l'alpinisme, à combattre sans armes, à employer les explosifs les plus divers, à franchir rapidement toutes sortes d'obstacles naturels ou artificiels.

Les exercices des Commandos ont lieu par tous les temps. Le climat n'est jamais une excuse pour la modification ou le renvoi d'une séance d'entraînement.

Les Commandos doivent être capables de conduire des automobiles, des motocyclettes, des locomotives et des canots à moteur. Ils apprennent à manier un canon de campagne, aussi bien qu'à le mettre complètement hors d'action. Ils connaissent tout le système de signalisation par sémaphore et possèdent à la perfection leur Morse.

Les Commandos suivent également des cours de langue allemande. Ils apprennent à prononcer les ordres qui sont donnés dans l'armée ennemie.

Un Commando doit être capable de marcher :

7 milles en une heure (marche et course).

5 milles en une heure (marche).

9 milles en deux heures (marche).

12 milles en trois heures (marche)

15 milles en quatre heures et quart.

25 milles en 8 heures vingt.

35 milles en quatorze heures.

A titre expérimental, un groupe de Commandos couvrit la distance incroyable de 67 milles et demi en vingt-quatre heures, avec des haltes d'une durée variante de 20 minutes à une heure. Ils marchèrent effectivement



Position de défense contre les projectiles ennemis qui éclatent à quelques centimètres de leurs têtes protégées par les casques d'acier.

Rampant dans la vase, faisant le moins de bruit possible, ces deux Commandos surprendront l'adversaire chez qui leur incursion sèmera la panique.

pendant 17 heures et demie. Soixante-dix pour cent des hommes terminèrent le parcours. Mais cela ne veut pas dire que les 30 pour cent furent éliminés du corps. Chaque soldat qui donnait des signes d'épuisement était immédiatement examiné par un médecin.

Au cours d'un autre exercice, un groupe parcourut à pied 60 milles, combattit pendant deux jours, et ensuite refit toujours à pied le chemin du retour. Pendant toute la durée de l'exercice, les hommes bivouaquèrent et se nourrirent par leurs propres moyens.

LES COMMANDOS EN ACTION

Lorsqu'un Commando s'apprête à effectuer un raid, il doit suivre des préparatifs minutieux. Tout d'abord on arrête exactement les détails de l'opération avant le débarquement des effectifs ; cette préparation est absolument indispensable dans des opérations combinées où le temps joue un rôle très important. Quant aux ordres concernant le raid à terre, ils sont donnés sous forme de liste brève et exacte.

Voici, à titre d'exemple, les instructions qui furent données aux hommes qui effectuèrent le raid sur Vaagso :

Détruire et capturer les troupes ennemies. S'emparer de leur équipement.

Détruire toute installation industrielle.

Saisir documents et instruments.

Arrêter les Quislings.

Embarquer tous les Norvégiens disposés à combattre dans les rangs des Forces libres.

Chaque homme sera muni de rations spéciales.

Un produit contre le froid devra être appliqué sur les armes.

Le raid sur Vaagso fut couronné de succès.

Un soldat qui était parti en éclaireur aperçut un casque allemand qui traînait par terre. Sans s'arrêter dans sa course, il se pencha et essaya de le ramasser. Il sentit une forte résistance. Se penchant un peu plus, il s'aperçut que le casque coiffait encore son propriétaire.

Un autre détachement aperçut trois soldats nazis qui s'avançaient les bras levés. Celui qui marchait en tête, un officier, s'écria en un anglais parfait : « Grâce à Dieu, j'ai fini par quitter l'armée allemande. » C'était un chanteur d'opéra qui avait joué très souvent sur les scènes londoniennes.

LE MORAL

Le moral des Commandos est naturellement excellent, comme dans tous les corps composés de volontaires. Le fait que ces hommes vivent généralement par leurs propres moyens a développé un esprit de corps exceptionnel. Dans les rangs des Commandos règne une solidarité totale.

Plusieurs officiers et soldats ont renoncé à des promotions et ont accepté un grade inférieur pour avoir l'honneur de faire partie de cette toupe d'élite. D'autres ont refusé de l'avancement parce qu'ils devaient quitter leurs hommes.

Le moral des Commandos résiste avec succès à l'épreuve suprême qui vient à bout des meilleures formations de volontaires : l'inaction.

« Une opération par semaine », voici ce dont rêvent tous les Commandos.

Mais en attendant qu'arrive l'époque où ce rêve deviendra une réalité, ils sont déterminés à se maintenir dans un état de préparation physique et morale parfaite.

Les Commandos doivent être, avant tout, de hardis alpinistes, et on leur fait subir les exercices les plus violents.



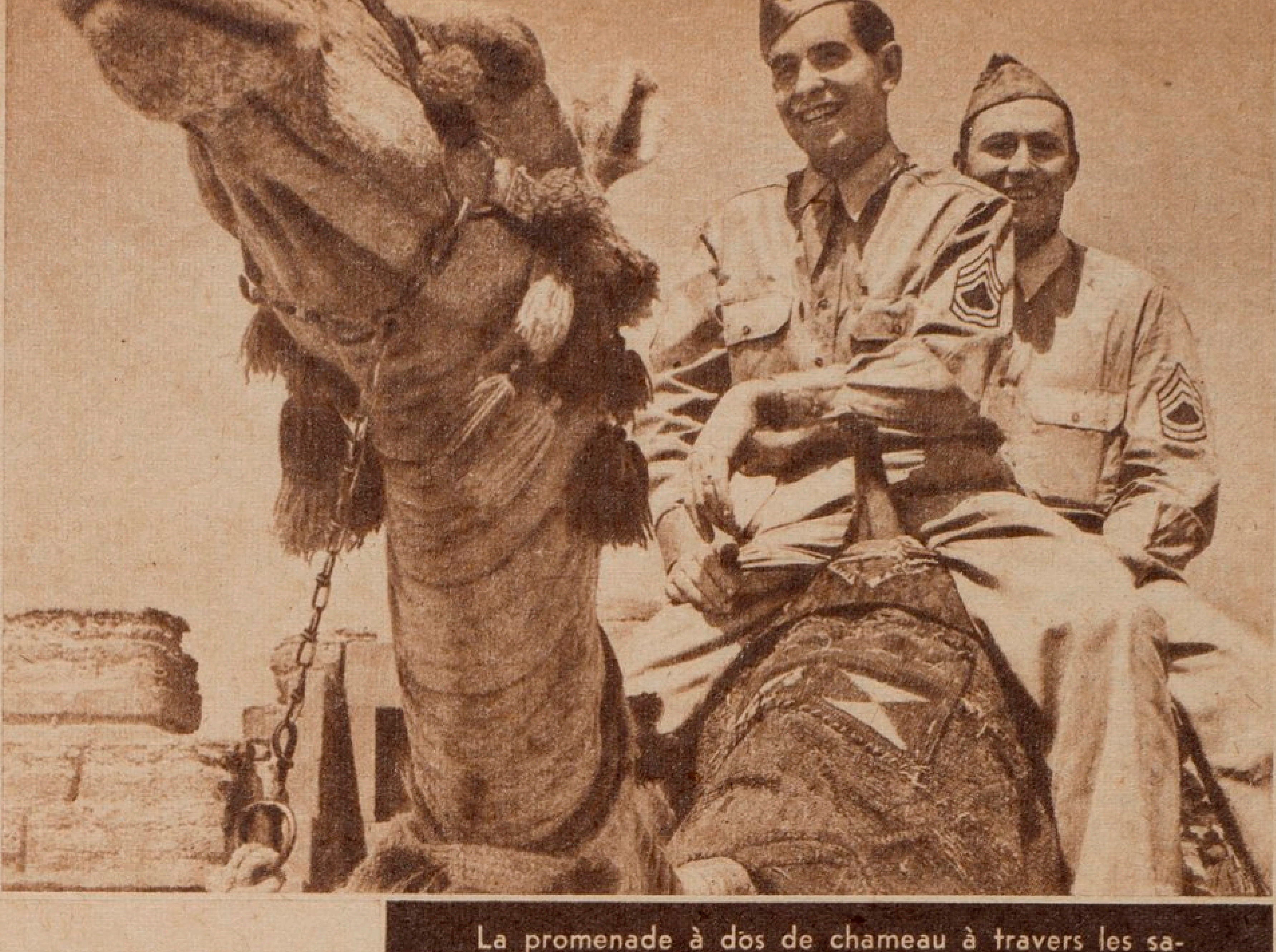
A travers la boue, à travers des flaques d'eau qui leur recouvrent la moitié du corps, les Commandos doivent savoir poursuivre leur marche en avant. Rien ne doit pouvoir les arrêter



Par une attaque-surprise, les Commandos, aussitôt à terre, commencent leur œuvre de destruction, tandis que des chalands débarquent leurs camarades par vagues successives.



L'escalade des Pyramides n'est pas une mince besogne. Mais les fils de l'Oncle Sam s'en tirent avec honneur.

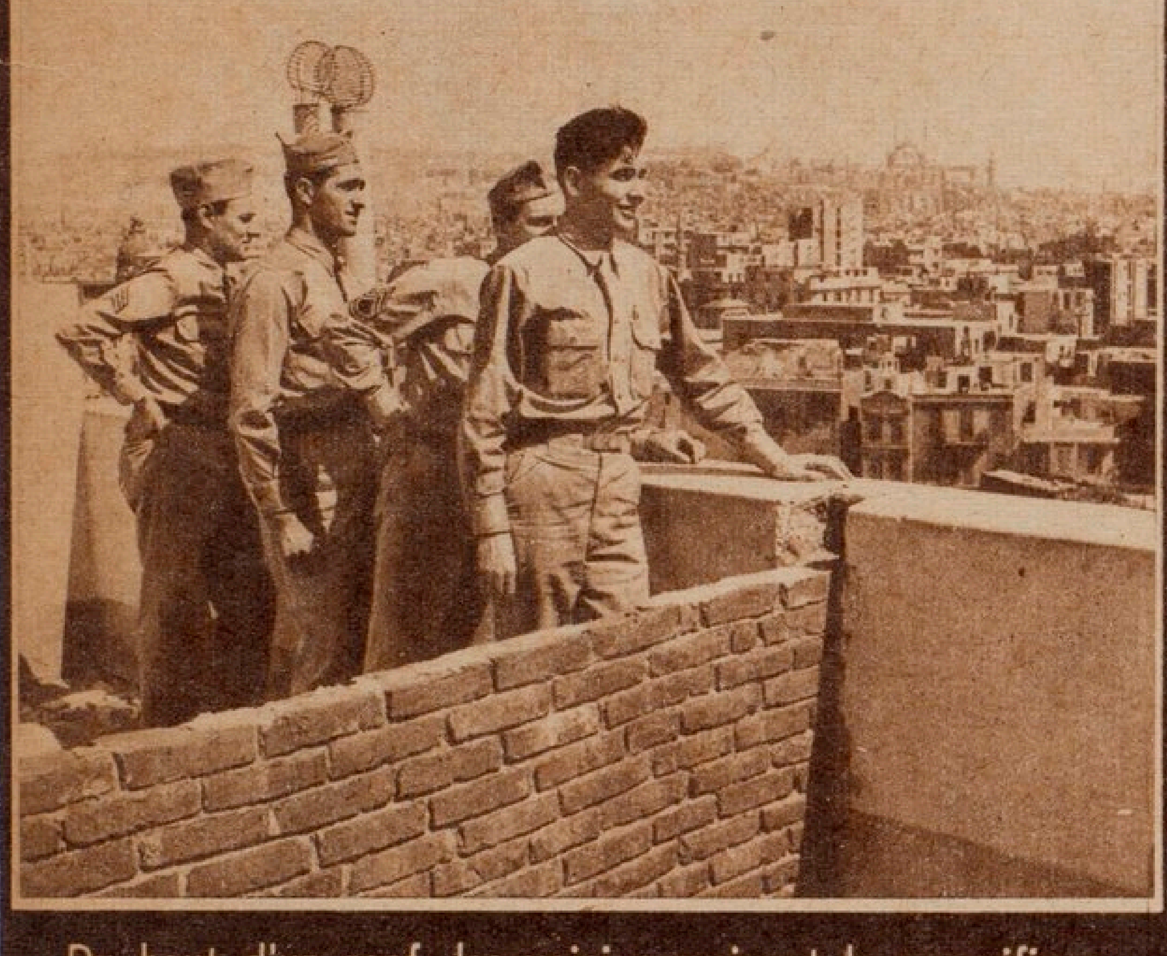


La promenade à dos de chameau à travers les sables est pour eux une source de réjouissances nombreuses.

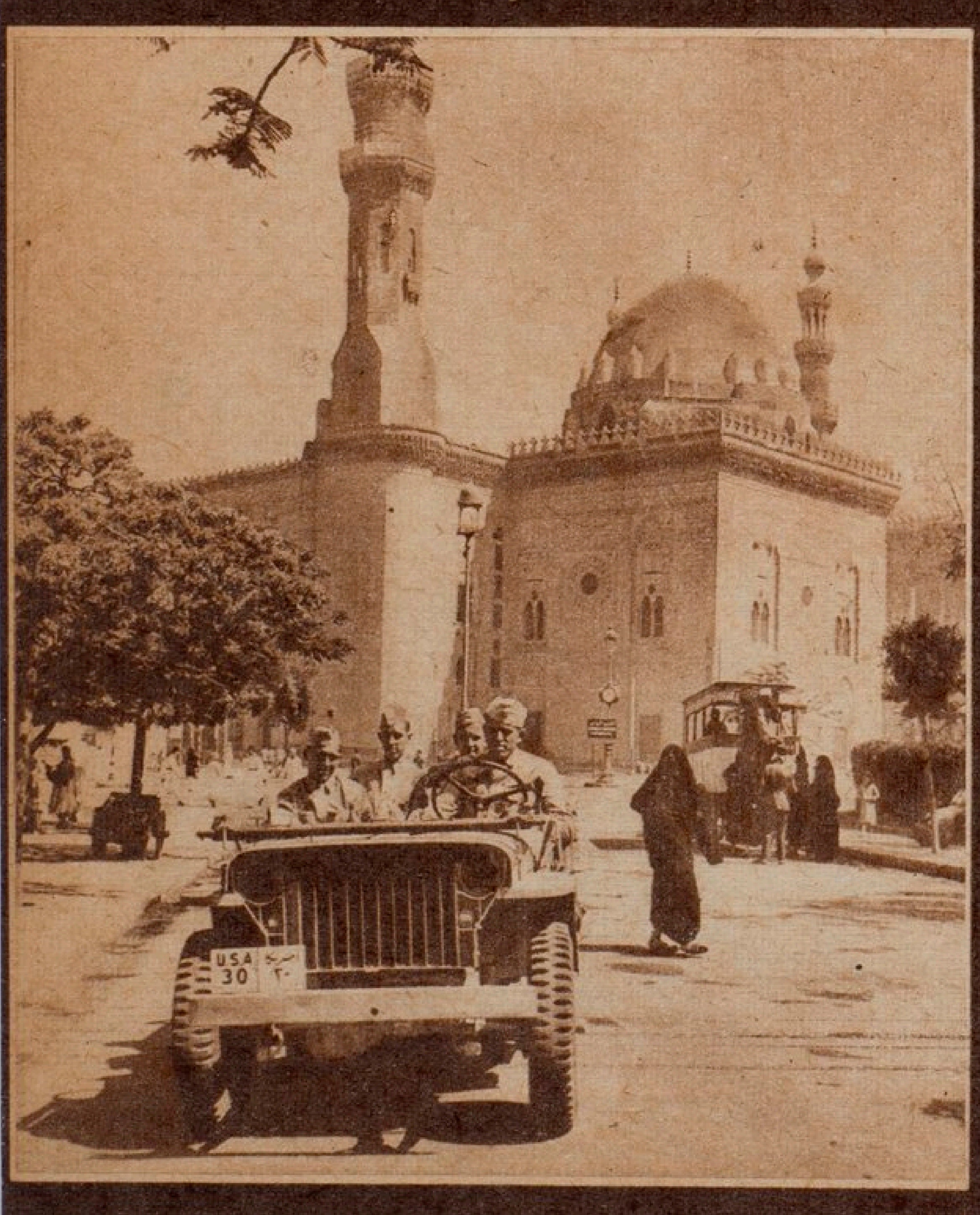
Touristes en uniforme

Les Américains chez nous

Dans l'heureuse époque d'avant-guerre, nombre de touristes américains visitaient l'Egypte à la grande joie de nos directeurs d'hôtels, de nos établissements publics et aussi de nos braves drogmans qui les accompagnaient dans leurs déplacements à travers les monuments antiques de notre pays. Aujourd'hui, l'Oncle Sam nous envoie quantité de ses enfants, mais, cette fois, ce sont des soldats, des aviateurs, des ingénieurs, des mécaniciens, coopérant avec l'armée britannique dans l'œuvre de défense du Moyen-Orient. Voici comment ceux-ci occupent leurs loisirs.



Du haut d'un roof, les voici examinant le magnifique paysage de la capitale. A l'arrière-plan, la Citadelle avec ses minarets s'élançant haut vers le ciel.



Après la visite d'une mosquée, les soldats regagnent leur camp.

Mais leur plus grande joie est de conduire eux-mêmes la « arabya » de location à travers nos rues, sous l'œil bienveillant du « arbaghi » qui partage la gaîté de ses clients.

J'étais un AVIATEUR NAZI



10 - 26 MAI 1940

Nous avons bombardé Cambrai, qui devait être plein de réfugiés. Lorsque finalement je mis le cap sur la base, plus de la moitié de la ville brûlait. A notre retour, nous rencontrons un journaliste qui nous attendait au mess. Il nous raconte comment il a été surpris à Amsterdam par la guerre. Par centaines, les avions allemands survolaient la grande ville. Soudain, il vit se détacher des appareils de petits objets noirs. A un certain moment il se sentit mal à l'aise, croyant que c'étaient des bombes. Ensuite, il se rendit compte que les objets noirs étaient des parachutistes. Les Hollandais leur tiraient dessus sans pitié. Mitrailleuses et fusils aboyaient vers nos malheureux camarades sans défense. Tirer sur des parachutistes avant qu'ils n'aient atterri est faire preuve d'une cruauté bestiale, typiquement hollandaise. Je pense que c'est là enfreindre sérieusement les lois internationales.

27 MAI - 6 JUIN 1940

Les «tommies» essayent, après la capitulation de l'armée belge, de retraverser la Manche. Mais ils ont compté sans nous.

Aux approches de Duenkirchen, nous entrons dans une épaisse couche de fumée âcre. Les camarades ont fait du bon travail. Avant que nous puissions constater les dégâts dont a souffert la ville, nous sommes pris d'assaut par une nuée de Hurricanes. Heureusement que des ME nous accompagnent et ils engagent le combat. Je serre le manche à balai. Nous autres bombardiers devons éviter les combats aériens. Avant tout, nous devons frapper l'objectif.

Plafond très bas, à cause du brouillard. Nous volons presque à rase-mottes, au-dessus des dunes. La plage fourmille de soldats anglais qui attendent leur évacuation. Ils ne reverront jamais l'Angleterre. Que Dieu bénisse la Manche !

Le quartier général rapporte que trois destroyers britanniques ont été détruits par notre aviation au large de Dunkerque. Je n'ai jamais la chance de me trouver sur place lorsque mes camarades remportent de tels succès.

Il y a vraiment de quoi devenir fou ! Nous les tenions à merci, ces damnés Anglais ! Et pourtant, ils nous échappent. Parfois, je pense que tout cela n'est pas vrai. Je veux dire les bateaux. L'immensité de la mer est pointillée d'embarcations qui apparaissent minuscules à quelques centaines de mètres d'altitude. Mais où donc les « tommies » ont-ils trouvé une telle quantité de navires ? Comment ont-ils pu les réunir, les diriger tous à la fois vers Dunkerque ? Nous ne comprenons plus. Et ils nous échappent, les Britanniques. Nous devons toutefois leur rendre hommage. Ils ne semblent pas être sensibles à la fatigue et au manque de sommeil. Ils combattent comme des tigres. Théo Zollner, qui ne peut pas résister vingt-quatre heures sans dormir, prétend qu'ils absorbent une drogue qui les tient réveillés. Quoi qu'il en soit, ils tiennent le coup. Leurs aviateurs sont encore plus enragés. Je suis sûr qu'ils viennent, combattent, ensuite traversent la Manche pour aller faire le plein et revenir aussitôt sur Dunkerque, et ainsi de suite plusieurs fois. Notre sort est bien meilleur. Nous avons nos heures de sommeil. Nous devons cela au fait que le Führer et Gœring ont tout prévu à l'avance.

Ce soir, après dîner, nous nous sommes attardés au mess pour commenter les événements de la journée. Nous avons tous convenu que les Anglais se battent bien.

Dunkerque nous a exaspérés. Nous sommes constamment dans son ciel. Les bombes pleuvent drues. Je ne pense pas qu'il existé dans la ville une seule maison encore debout. Pendant les explosions, nous apercevons distinctement des hommes qui sont projetés en l'air par la pression d'air. Mais il n'y a pas moyen d'atteindre ces sacrés petits bateaux. Les Anglais s'en vont.

Tous les villages autour de Dunkerque sont en flammes. La région est enfouie sous une couche permanente de fumée...

18 AOUT 1940

J'ai vu Londres aujourd'hui, pour la première fois de ma vie. Et j'ai le pressentiment que je ne verrai plus la capitale britannique, car ses heures sont comptées.

Quelle journée ! C'était un dimanche. A dix heures du matin, il faisait déjà très chaud. A dix heures trente, on nous donna le signal de départ. Quelques ordres brefs. Nous savions ce que nous avions à faire.

A trois mille mètres, visibilité nulle. Mais le temps s'améliora comme nous atteignions la Manche. Notre moral était excellent. L'attaque tant attendue contre le centre de l'Empire britannique avait commencé. Aujourd'hui, nous allions détruire les installations, les défenses, les aérodromes, les réservoirs, les nœuds de communication de l'ennemi. Aujourd'hui, les défenses de la Grande-Bretagne allaient être emportées par le souffle des explosions de nos bombes puissantes.

Au-dessus de nous, de petits ME plafonnent et attendent les chasseurs ennemis. Les JU, devant nous, ont déjà lâché leurs projectiles. Un des hangars que nous survolons semble avoir été atteint, mais autrement les dommages ne sont pas très grands jusqu'à maintenant.

Voici les escadrilles de Hurricanes et de Spitfires qui fondent sur nous. En quelques secondes, la bataille est engagée. Si nous n'avions pas une mission déterminée à accomplir, nous aurions pu assister à un spectacle merveilleux. Mais, continuellement, Zollner m'annonce qu'un chasseur ennemi a plongé sur notre gouvernail, et je dois manœuvrer avec précautions pour échapper aux appareils à cocardes. Comme ils sont nombreux ! Ils sont au moins autant que les nôtres. Et ils ont l'avantage de pouvoir atterrir à tout moment pour refaire le plein et revenir au combat. Nos ME, par contre, doivent se contenter de leurs provisions d'essence pour mener à bien toute l'opération et rentrer à leur base. Dans le tohu-bohu, nous nous arrangeons pour lâcher nos bombes, mais Zollner nous annonce qu'elles n'ont causé aucun dommage. Il ne nous reste plus qu'à rentrer. Je dirige l'appareil vers la côte, et nous quittons la partie du ciel où les chasseurs zigzaguent, rapides comme des flèches.

Mais je ne dois pas oublier Londres. Je l'ai vu pour la première et la dernière fois.

Le ciel était pur de nuages, et, à travers la légère brume du crépuscule, j'ai aperçu les toits de la capitale anglaise. J'ai vu les toits de la City aux formes tellement irrégulières qu'ils donnent l'impression d'un désordre pittoresque. J'ai vu les quartiers de la banlieue et l'estuaire de la Tamise.

J'ai essayé de fixer l'image dans ma mémoire, parce que je suis sûr que j'ai été un des derniers à avoir vu Londres.

Quelle sensation unique de pouvoir survoler une des plus grandes villes du monde, et d'être à même de prédire l'avenir avec une assurance de prophète : Tout ceci sera détruit ! Ce petit monde vivra encore pendant quelques jours, jusqu'au moment où le Führer prononcera la sentence de mort. Alors, Londres, la métropole orgueilleuse, sera réduite en un amas de ruines fumantes.

19 - 26 AOUT 1940

A chaque heure du jour, Londres reçoit nos bombes. C'est la seule façon d'en finir. Sans être un grand stratège, je me rends compte que nous devons continuer à marteler le centre nerveux de l'Empire britannique, jusqu'à la destruction totale. Lorsqu'un boxeur a réussi à affaiblir son adversaire, il ne doit pas lui laisser le temps de se remettre. Nous devons traiter l'Angleterre comme un boxeur «groggy».

C'est à notre Führer que nous devons d'avoir été entraînés de la sorte. Nous sommes définitivement purgés de toute la sentimentalité du passé. Nous savons qu'une seule chose compte, et nous continuons à frapper jusqu'à ce que l'ennemi s'effondre.

Ceci me rappelle un passage du livre d'Ernst Udet. Il y raconte comment un jour il s'est trouvé face à face avec l'as français Guynemer. Tous deux étaient sans escorte.

Aussitôt, les as commencèrent leurs acrobaties pour engager le combat. Après des prouesses dangereuses exécutées parfaitement de part et d'autre, Udet réussit à se placer derrière son adversaire, dont il apercevait l'appareil dans son viseur. Mais au moment d'ouvrir le feu, il constata que ses mitrailleuses étaient enrayées. Ces incidents arrivaient souvent en ce temps-là. Désespérément, il frappa les chargeurs de toutes ses forces, dans le but de dégager l'obstacle qui empêchait le tir. Peine perdue. De plus, le Français s'aperçut que son ennemi était désarmé, et qu'il le tenait à merci. Abattre Udet était devenue la chose la plus facile au monde. Mais Guynemer, constatant que son adversaire était désarmé, au lieu de fondre sur lui, le salua d'un large geste de la main et disparut vers l'Ouest.

Udet était fermement convaincu que le Français n'avait pas voulu abattre un adversaire sans défense, et il se livra à une longue dissertation sur la chevalerie. Je ne suis pas impressionné par ces considérations. Au diable la chevalerie ! Il faut frapper l'ennemi partout et toujours. Il faut le mettre en pièces, sans pitié. Ce sont nos ennemis, tous, sans exception. Pas de quartier !

27 - 28 AOUT 1940

Nous sommes toujours lancés à l'assaut de l'Angleterre. Une escadrille après l'autre, un groupe après l'autre, l'infanterie de l'air traverse la Manche. Nous nous rassemblons au-dessus de la côte européenne et, après avoir décrit des cercles, nous prenons la formation et survolons la mer. Une fois de l'autre côté de l'eau, nous devons être prêts à tout. Soudain, l'ennemi est là. Il y a quelques dizaines de secondes, le ciel était libre de toute présence hostile. Maintenant, il est plein de chasseurs ennemis. Ils ont apparu comme par enchantement.

Chaque jour, leur nombre augmente. Leur tir de D.C.A. est continuellement renforcé. Mais nous ne pouvons pas nous arrêter pour prendre part à la bataille. Notre mission est de marcher, de marcher, droits vers le but. Nos escortes se chargent de combattre les chasseurs anglais. Les aviateurs ennemis ont incontestablement du courage. Ils plongent comme des fous sur nos formations. L'air est plein de vrombissements rageurs, de détonations qui s'égrènent à une cadence terrifiante. Un, deux, trois de nos appareils foncent vers le sol, laissant derrière eux une traînée de fumée. Mais chaque perte est chèrement payée par l'ennemi. Nous autres, fantassins de l'air, ne dévions pas d'une ligne de notre cours. Froidement, le commandant de bord me donne les indications : « Ata... imi... ata... imi... » (Gauche, droite, gauche, droite).

Nos bombes tombent, elles frappent Londres en plein cœur. Dix, vingt appareils lâchent leurs grappes de projectiles en même temps. Le mitrailleur de cuve enregistre les coups et nous communique les résultats du bombardement. Des immeubles volent en éclats, des morceaux de maçonnerie sont projetés haut dans les airs et nous atteignent presque. J'ai déjà viré, et mis le cap sur le chemin du retour. Peut-être de nouveau l'ennemi se dressera sur

Ces lignes sont tirées d'un livre qui a paru au Canada. C'est la traduction du journal intime d'un aviateur de la Luftwaffe, le sergent-pilote Gottfried Leske.

Au cours de ces pages, le pilote qui a pris part aux attaques sur Dunkerque et aux bombardements intensifs de Londres et de Coventry dresse à son insu un portrait typique de l'aviateur nazi. On est écœuré en constatant combien la haine et l'instinct de domination étouffent tous autres sentiments chez ces jeunes hommes élevés suivant les principes du national-socialisme. Il est par contre assez comique de saisir au vif l'outrecuidance qu'ils ont de leur force et la naïveté dangereuse dont ils font preuve en sous-estimant grossièrement l'adversaire.

Ce jeune Gottfried, comme tous les Allemands, pensait que quelques raids violents suffiraient à anéantir Londres et à paralyser la volonté de résistance des Britanniques. L'Angleterre, il est vrai, vivait alors sous un déluge de bombes et de mauvaises nouvelles, et c'est alors pourtant que la voix de son chef, Winston Churchill, s'éleva au-dessus du tumulte pour déclarer : « Hitler sait qu'il devra nous anéantir dans cette île ou perdre la guerre... Cramponnons-nous donc à nos tâches et conduisons-nous de telle sorte que si l'Empire britannique et son Commonwealth durent encore mille ans, les hommes diront : « Ce fut leur plus belle heure ».

notre route pour nous empêcher de rejoindre notre base. Mais nous ne nous laisserons pas arrêter. Nous devons marcher, marcher. Nous marcherons.

Cette bataille me remplit d'une sensation étrange. J'ai l'impression que ce que nous faisons est ordonné par une puissance supérieure. Dieu a décrété la destruction de Londres. Ces blocs d'immeubles, ces grandes avenues, ces monuments, ces palais, ces églises, ont été construits au cours des siècles dans le but de nous fournir un objectif de taille. Cette agglomération semble s'offrir bénévolement à nos coups. Et je pense que mon impression n'est pas erronée. Le destin de Londres est scellé par le Führer. C'est justice.

L'infanterie de l'air marche vers la base. Que trouverons-nous de Londres à notre prochaine sortie ?

3 - 4 SEPTEMBRE 1940

Il y a quelques semaines, cinq ou six messieurs âgés sont arrivés à notre base : des professeurs et des docteurs attachés au laboratoire des recherches alimentaires de Munich. Ils ont, paraît-il, découvert que les aviateurs ont besoin, avant chaque envol, d'absorber une bonne portion de viande grillée ou frite. J'aurais pu les renseigner à ce sujet depuis le premier jour. Ils ont découvert également qu'une alimentation supplémentaire nous permet de mieux résister à la fatigue.

Depuis leur arrivée, ces respectables messieurs n'ont pas cessé un seul instant de nous harceler de questions. De plus, nous dûmes nous soumettre à toutes sortes d'épreuves. Ils sélectionnèrent vingt aviateurs. J'ai eu la chance de ne pas faire partie du nombre des élus. Dix d'entre eux furent nourris comme à l'ordinaire ; les autres reçurent deux livres de viande supplémentaires par jour. Même s'ils n'avaient pas faim, ils étaient obligés de les manger. Ensuite les cobayes humains durent subir toutes sortes d'épreuves. Les savants prenaient leurs pulsations et leur température avant et après les opérations. Ils les faisaient asseoir dans des chambres obscures et les questionnaient pendant des heures. Ils leur faisaient lire des tableaux semblables à ceux qu'on trouve chez les oculistes. Ils prenaient des notes dans de petits calepins qu'ils transportaient constamment avec eux. Après quinze jours, ils annoncèrent qu'ils n'avaient pas fini leurs travaux et qu'ils comptaient rester encore quelque temps avec nous.

Les camarades ont commencé à tourner en ridicule les savants. En réalité, la présence de ces messieurs est une preuve en plus de la parfaite organisation de nos services auxiliaires.

L'un d'eux, le professeur Krause, m'a expliqué beaucoup de choses. Il m'a dit que la nourriture du soldat est aussi importante que son armement. C'est ainsi que dans l'armée allemande on distribue aux hommes des rations qui ont été exactement calculées de façon à fournir aux combattants le nombre nécessaire de vitamines et de calories, leur permettant de lutter sans défaillances physiques. Chaque arme reçoit des menus et des rations spécialement étudiés. Quand on pense que nos ennemis espèrent nous affamer !

Le professeur Krause m'a dit également que le laboratoire de Munich avait découvert un procédé qui, à partir du charbon, permettait d'obtenir de la graisse comestible ayant le goût du porc.

Bientôt nous devions recevoir les visites d'autres commissions semblables à celle du professeur Krause. C'est ainsi qu'un groupe de savants de Stuttgart s'amena un beau matin, suivi d'un petit véhicule plein de cochons d'Inde. Ils insistèrent pour que les malheureuses bêtes fussent prises à bord de nos avions au cours des opérations. Les équipages protestèrent naturellement, mais le commandant nous dit qu'il fallait obtempérer au désir des savants et que ces expériences étaient tentées pour notre bien. Les messieurs de Stuttgart insistèrent également pour qu'au beau milieu de la bataille les équipages, au lieu de penser à combattre l'ennemi, s'intéressent à prendre la température des cochons d'Inde. Ce fut à grand'peine qu'on obtint d'eux la concession que ces expériences médicales eussent lieu immédiatement après les combats et non au moment même où cela chauffait. Les pilotes se mirent tous d'accord. A leur retour, les cochons d'Inde n'étaient plus dans les avions. Ils avaient disparu mystérieusement. La commission de Stuttgart, après cet échec, s'empressa de plier bagage.

4 SEPTEMBRE 1940

Les nouvelles de nos correspondants d'Amérique sont toujours amusantes. Elles reflètent d'une façon caractéristique ce qui se passe dans un grand pays dirigé par M. Rosenfeld (lire Roosevelt) d'après les principes de la démocratie.

De toute façon, il semble que les jours de M. Rosenfeld sont comptés. Apparemment, l'élection de M. Willkie est presque certaine.

20 - 21 SEPTEMBRE 1940

J'ai été convoqué au grand quartier général de l'aviation allemande. J'ai fait un des plus beaux voyages de ma vie, car pendant quelques jours, j'ai vécu tout près du maréchal Gœring et des dirigeants de la Luftwaffe... Les quartiers de Gœring sont établis au centre d'un parc immense. Dans un groupe imposant de constructions, le maréchal, entouré de son état-major, travaille.

Evidemment, j'avais déjà vu Gœring à plus d'une reprise. Mais pour la première fois de ma vie, je pus vivre dans son ambiance. Maintenant je comprends pourquoi il est tellement populaire, et pourquoi les gens du peuple l'appellent « notre Hermann ». Souvent, il parcourt à grandes enjambées les couloirs du quartier général, en jurant à voix haute. Mais dans ses jurons on aperçoit toujours de la bonne humeur. Il est très familier avec tout le monde et à plus d'une reprise je l'ai vu donner des tapes amicales dans le dos de simples adjudants. Naturellement, les subalternes ne s'avisent jamais de lui manquer de respect.

Il est un peu différent des photos qu'on voit sur les journaux. Il semble plus vieux, mais il est plein d'énergie. Il aime bien manger. Je ne veux pas dire par là qu'il prend part à de grands festins, mais il mange pendant qu'il travaille. Sa journée active compte plus de dix-huit heures, au cours desquelles il ne fait que grignoter des sandwiches qu'on lui sert à son bureau.

Un docteur est constamment à côté de lui, veillant à ce qu'il ne se surmène pas. Mais Gœring le rabroue tout le temps. Le docteur a apporté avec lui un cheval électrique et un masseur, et le maréchal doit faire un quart d'heure par jour de gymnastique et de massage.

Des troupes britanniques relèvent les débris d'un bombardier Heinkel tombé en flammes dans la région du Sussex. Les quatre hommes de l'équipage ont péri et les restes de l'un d'eux furent retrouvés à six kilomètres du lieu de la chute de l'appareil.

J'ai été très étonné par le respect que tout le monde manifeste à l'égard de la Royal Air Force. On admet franchement que la R.A.F. a causé beaucoup de dommages dans les centres industriels de notre pays. Naturellement, ces dégâts ne sont pas très sérieux, mais ils démontrent que les Anglais attaquent parfois avec beaucoup de mordant. De plus, il est évident que l'Angleterre a presque épuisé son aviation et que ses pilotes sont exténués. Après tout, nous possédons deux fois plus d'appareils que les Britanniques. C'est du moins ce qu'on m'a affirmé ici. Mais tout le monde sait combien les estimations de nos dirigeants sont au-dessous de la vérité.

Nos camarades de l'aviation de chasse seront désagréablement surpris. J'ai appris qu'il est question de rendre plus sévère le contrôle des victoires aériennes. Il paraît que la différence entre les pertes déclarées par nos pilotes et celles admises par les Anglais est énorme. Naturellement, chacun sait que les Anglais mentent, et il n'y a aucun doute que nos communiqués sont exacts. Mais, malgré tout, on peut se tromper, et c'est pour cela que le quartier général a donné des ordres afin que les victoires de notre aviation de chasse soient contrôlées un peu plus sévèrement.

25 SEPTEMBRE 1940

Je crois que l'invasion des îles Britanniques commencera bientôt. Plusieurs régiments de parachutistes ont pris leurs quartiers à côté de notre base. Je ne vois pas pourquoi ils seraient ici, si ce n'est pour l'invasion. Plusieurs sont arrivés par la voie des airs, à bord de JU-52 de transport. Au cours de nos permissions, nous allons leur rendre visite. Les gars sont très impatients de commencer l'action.

J'ai toujours pensé qu'il serait très difficile de faire atterrir des parachutistes en Angleterre. Après tout, en Hollande les choses se sont passées bien différemment. Mais nos camarades pensent que la tâche qui leur incombe ne sera pas trop difficile. Ils m'ont expliqué leur tactique : « En premier lieu, nous effectuerons des raids en masse sur l'Angleterre, lâchant des milliers de tonnes de bombes. Nous créerons une sorte de barrage d'artillerie. Ensuite, dix ou vingt mille parachutistes atterriront, ainsi que des tanks et des pièces d'artillerie de campagne qui seront lâchés également au moyen de parachutes. Avant que les Anglais aient pu se ressaisir du premier choc, nos camarades seront déjà en action. Ils auront occupé des positions d'où il ne sera pas facile de les déloger. Des opérations identiques seront menées sur dix ou quinze points simultanément, du territoire britannique. Nous disposons de suffisamment d'appareils et de parachutistes pour mener à bien une action de cette envergure. »

Mes nouveaux amis m'ont appris des plaisants détails au sujet de Schmeling, ancien champion mondial des poids lourds, qui s'est porté volontaire dans le corps des parachutistes. Il fut accepté immédiatement, et chacun s'attendait à ce qu'il fît merveille. Mais une grande déception attendait les admirateurs du boxeur. La première fois qu'il eut à sauter de la tour d'entraînement, Schmeling eut peur, et refusa de quitter la plate-forme. Deux jours plus tard, il se foulait la cheville en atterrissant. N'importe lequel des autres soldats, victime d'un accident pareil, aurait été sur pied au bout de deux ou trois jours. Il en fut tout autre chose pour le beau Max. Il fut transporté à l'hôpital, où on le soigna comme s'il était mourant. Plus tard, il rejoignit le corps pour achever son entraînement, mais il fut transféré dans une autre unité, et mes amis n'ont plus entendu parler de lui.

Je n'ai pas été très étonné d'apprendre l'étrange conduite de Schmeling. Je ne l'avais jamais vu que dans les actualités, à l'occasion de sa défaite en face d'un nègre. Evidemment, la victoire du noir était truquée, mais un véritable Allemand n'aurait pas abandonné le combat de cette façon. Dans des cas pareils, nous devons serrer les dents et nous battre à mort contre nos adversaires, surtout s'ils sont nègres ou Juifs.

11 - 15 NOVEMBRE 1940

Il y a un fait que les Français ne peuvent pas nous contester. Quand je dis « nous », c'est l'armée allemande que je veux désigner. Après notre occupation de la France, nous nous sommes très bien conduits. Après tout, Paris est une ville conquise. Je n'ai aucun doute que si les Français avaient conquis Berlin, ils auraient ravagé la ville, pillant et volant sans mesure. Rien de cela n'arrive avec nous. Le soldat allemand n'est pas un voleur. Lorsque nous buvons quelques verres de bière dans un café de Paris, nous payons le prix de nos consommations. Lorsque nous voulons une paire de bas de soie, nous la payons également. Vraiment, on ne dirait pas que nous avons conquis cette ville. Nous sommes ici comme des visiteurs.

Les Français nous ont appelés des barbares. Ils ont maintenant l'occasion de se rendre compte comment nous savons nous comporter. Nous avons passé la première soirée de notre permission au café de Lucienne Boyer. Elle chante toujours « Parlez-moi d'amour ». C'est une belle chanson et elle la chante bien. Ce fut une soirée agréable. Le local de Lucienne Boyer n'est pas très grand, mais j'apprends que tous les endroits publics de France sont petits. « Ils sont plus intimes », m'explique mon camarade Bieber. Autour de nous on ne parle que l'allemand. La salle est pleine d'officiers, d'aviateurs et de marins du Reich. Je pense que Mlle Boyer aime les Allemands. Décidément, elle a du goût.

Après le spectacle, nous avons fait la tournée des bars. Le couvre-feu, à Paris, est à dix heures, mais des exceptions sont faites en ce qui concerne les endroits fréquentés par nous autres Allemands, car nous avons conquis la ville. Nous avons bu beaucoup de champagne. Au début, je ne l'ai pas aimé, mais après quelques verres il m'a paru préférable à la bière et au Courvoisier.

A Paris, l'ambiance est décevante. J'avais toujours entendu parler de cette ville comme du centre mondial de la gaîté et de l'entrain.

Je dois aujourd'hui convenir que c'est une ville triste et morne. Les habitants promènent dans les rues des visages sombres et désespérés. Je ne comprends pas la raison de cette tristesse. Les Parisiens n'ont vraiment pas de quoi se plaindre. Ils n'ont même pas été bombardés. Ils mènent actuellement une vie un peu moins confortable, mais leur sort est encore meilleur que celui qui nous fut réservé après la guerre de 1918. Devant les magasins d'approvisionnement, de longues files de gens font la queue. Mon Dieu, nous avons gagné la guerre et ma mère m'écrit que, chez nous, elle est également obligée de faire la queue, et cet hiver les nôtres manquaient de charbon. Nous avons dû nous serrer la ceinture pendant assez longtemps ; maintenant, c'est le tour des ennemis que nous avons vaincus.

Je n'ai aucune confiance en ces Français. Je pense qu'ils sont malhonnêtes. Malgré l'armistice et leur demande de paix, je les soupçonne de continuer à sympathiser avec les Anglais. Par contre, ils ont commencé à comprendre quelques vérités. Ils essayent maintenant de se débarrasser de leurs Juifs. Naturellement, personne ne prend au sérieux le « vieil homme de Vichy ».

Je ne comprends vraiment pas pourquoi notre aviation a épargné Paris. On en a fait tout un plat de sa valeur historique et culturelle. Je dois avouer que je n'ai pas été impressionné par tout ce que j'ai vu ici. Nous autres Allemands pouvons faire beaucoup mieux.

Nous avons fait du très bon travail sur Coventry. Je viens de lire un long compte-rendu de l'opération dans le « Feldzeitung » (journal du front). Il paraît que, le lendemain de notre incursion, le roi et Churchill sont allés visiter la ville. Les décombres s'amoncelaient si haut qu'elles empêchèrent les visiteurs de circuler.

23 NOVEMBRE - 10 DECEMBRE 1940

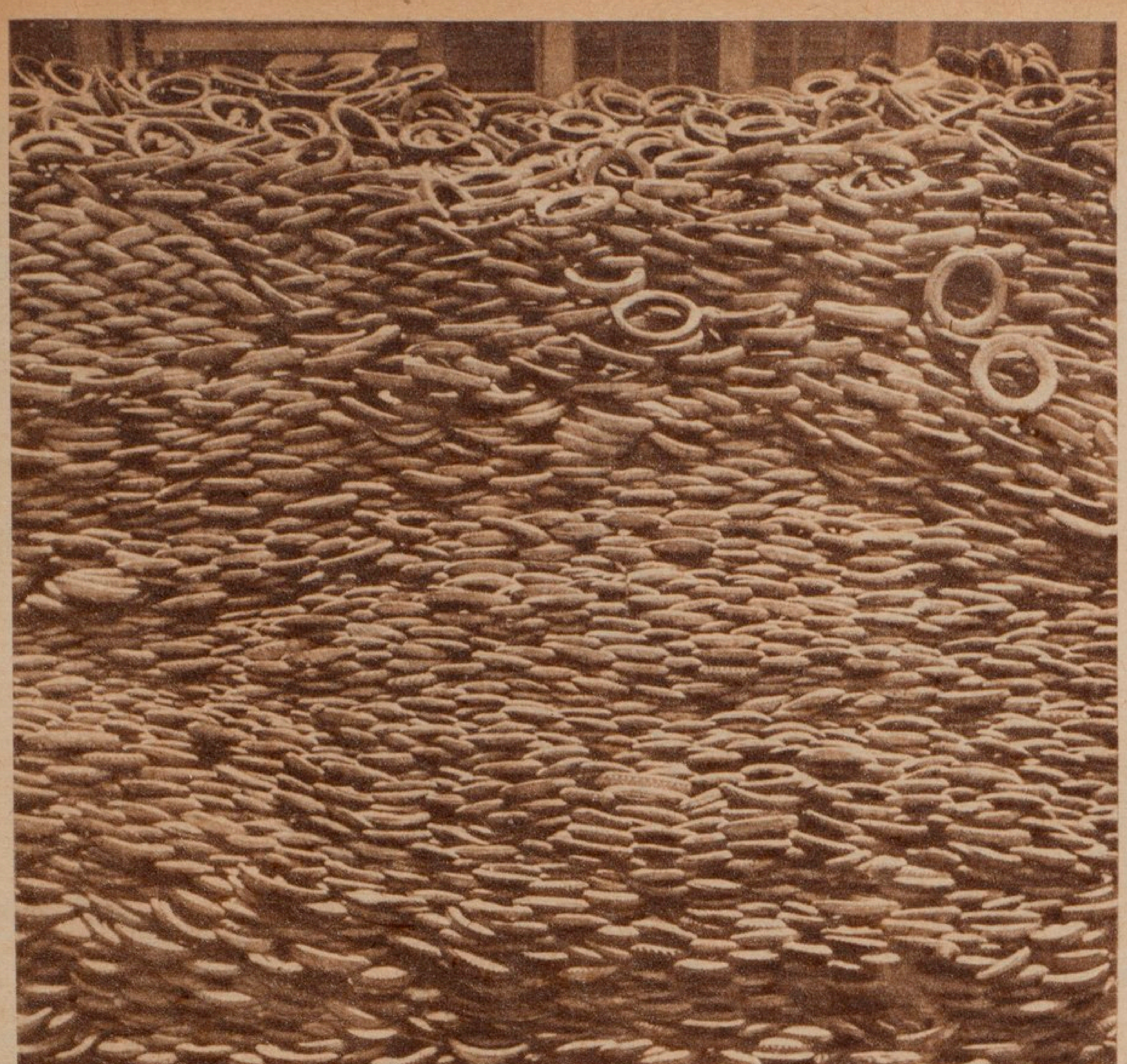
Récemment, quelques pilotes italiens nous ont rejoint l'escadrille. Ils ont pris part à quelques-uns de nos raids sur l'Angleterre. Le quartier général a émis un communiqué nous annonçant que nos alliés allaient combattre côte à côte avec nous. Mais je n'arrive pas à imaginer ce que pense exactement notre commandement des Italiens. Dans tous les cas, mes camarades ne sont pas très enthousiastes. Je ne veux pas être injuste. Naturellement, ils doivent d'abord s'acclimater avec notre genre de travail. Seulement, je crois qu'ils ne vivront pas longtemps s'ils ne s'arrangent pas pour avoir des réflexes un peu plus prompts. C'est étonnant de voir comme ils manœuvrent maladroitement et la facilité avec laquelle ils s'écrasent. Je ne veux pas dire du mal des Italiens, après tout ils sont nos alliés, et je pense qu'ils sont de bons soldats. Mais je ne peux m'empêcher de penser que s'ils étaient seuls dans cette guerre, la victoir aurait été très douteuse. Heureusement, nous sommes là et même un peu là.

FEVRIER 1941 - MAI 1941

Mon cher Walter, Chicago :

Je m'empresse de t'adresser cette lettre que tu recevras dans deux ou trois jours. Tu pourras câbler à mes parents et leur donner de mes nouvelles. Nous venons d'arriver au Canada, au port de.... Une longue foule alignée sur le quai nous attendait, et nous regarda passer comme si nous étions des animaux de cirque. Le voyage en mer fut excellent, quoiqu'une certaine angoisse nous étreignît tous à cause des sous-marins. A bord, je n'ai rencontré aucun de mes camarades. Peut-être les retrouverai-je ici dans le camp...

Mon dernier vol ne fut pas particulièrement sensationnel. La D.C.A. avait dressé un barrage très fort. Soudain nos moteurs s'arrêtèrent et nous nous rendîmes compte que l'avion en avait pour quelques minutes tout au plus. Nous sautâmes. Ce n'était pas très dangereux, du moment que le temps était calme et qu'on ne tirait pas sur nous d'en bas. Je perdis immédiatement contact avec mes camarades. Ils ont dû atterrir sans mal à quelque distance de moi. Je chus dans le feuillage d'un arbre. Deux Anglais, armés de fusil, baïonnette au canon, m'attendaient.



LE Caoutchouc

produit vital pour la conduite de la guerre

Trois jours après l'attaque japonaise sur Pearl Harbour, le gouvernement des Etats-Unis décréta l'interdiction, sur tout le territoire des 48 Etats, de la vente des pneus neufs. Cette mesure fut suivie aussitôt d'un plan de rationnement drastique, destiné à réduire, dans une proportion de 80%, la consommation du caoutchouc par les civils.

Les magnats américains de l'industrie du caoutchouc, ainsi que les dirigeants des grandes usines de constructions automobiles, se trouvèrent tout d'un coup placés devant un problème dont il n'est pas facile d'envisager la solution. Des travailleurs de plusieurs établissements furent du jour au lendemain réduits à l'état de chômeurs. Les enthousiastes de sports se ruèrent vers les magasins pour acheter des réserves de balles de golf, de tennis. Des mamans anxieuses traînèrent à toute vitesse leurs marmots vers les cordonneries pour faire l'acquisition de chaussures d'été et de galoches. Les automobilistes commencèrent à regarder avec inquiétude les pneus de leur voiture, se demandant pendant combien de temps ils pourraient encore tenir. C'est ainsi que la guerre se chargea de révéler au public américain l'importance vitale de ce produit.

30.000 séries de produits

Déjà en temps de paix, le caoutchouc constituait l'une des importations les plus considérables aux Etats-Unis. Pendant les cinq années se terminant en 1940, un stock annuel moyen pour une valeur de 151 millions de dollars fut traité par 150.000 ouvriers, qui en tirèrent trente mille séries de produits différents, depuis les tétines pour biberons jusqu'aux courroies géantes pour les transmissions, pesant plusieurs tonnes. Mais cette industrie, prospère en temps de paix, devient une organisation vitale en temps d'hostilités. Les armées modernes roulent sur le caoutchouc. Ce produit a rendu la blitzkrieg possible.

Les tanks possèdent des taquets en caoutchouc ; certaines parties saillantes de leur intérieur sont capitonnées avec des amortisseurs en caoutchouc spongieux. Les avions décollent et atterrissent sur des pneus, leurs réservoirs imperforables par les balles sont également en caoutchouc. Les aviateurs portent des vêtements spéciaux confectionnés avec ce précieux produit et qui leur permettent, grâce au chauffage électrique, d'atteindre les hautes altitudes. Les parachutistes chaussent des souliers spéciaux, dont la semelle est doublée d'une grosse couche de caoutchouc, destinée à amortir le choc que leurs pieds subissent au moment où ils prennent un contact brutal avec le sol.

Un cuirassé de bataille contient, dans sa structure et dans son appareillage, plus de quatre-vingts tonnes de caoutchouc, depuis le revêtement spécial qui protège ses hélices, jusqu'aux supports de ses canons antiaériens.

Les pontons que le génie jette à travers les cours d'eau sont basés sur des flotteurs caoutchoutés. Les masques à gaz en caoutchouc sont fabriqués quotidiennement par millions. Les armées modernes n'emploient que des câbles téléphoniques recouverts de caoutchouc, permettant à leurs différents secteurs de s'assurer des liaisons rapides et efficaces. Les soldats marchent sur des millions de talons en caoutchouc, et finalement les forces armées des pays en guerre font une consommation gigantesque de pneus de toutes sortes.

510.000 tonnes en stock

Le jour de la déclaration de la guerre contre le Japon, les Etats-Unis possédaient dans leurs dépôts un stock de caoutchouc brut de 510.000 tonnes. 140.000 autres tonnes, parties de l'Asie sud-orientale, étaient encore en route vers l'Amérique du Nord. A la première alerte, les bateaux chargés de ce produit rallièrent à toute vitesse les ports amis les plus proches, et demeurèrent à l'abri jusqu'au moment où la flotte américaine put organiser des convois. Ces renseignements n'auraient pas pu demeurer longtemps secrets, après que le ministère américain du Commerce Jones eût déclaré au Sénat américain qu'il ne fallait pas s'attendre à recevoir des quantités de caoutchouc autres que celles que nous venons de mentionner.

L'usage normal que les Etats-Unis font du caoutchouc en temps de paix exige annuellement 600.000 tonnes. Au cours du premier semestre de 1941, les demandes de l'armée américaine atteignirent une cadence annuelle de 800.000 tonnes. Vers le milieu de l'été de la même année, le gouvernement américain passa des commandes qui ont exigé l'emploi de grandes quantités du précieux produit. De sorte qu'aujourd'hui, les experts considèrent que le stock américain de caoutchouc est suffisant pour dix mois. Et si l'on tient compte de la quantité qui sera absorbée par le matériel destiné à remplir les obligations du « lease and lend bill », les réserves exclusivement destinées à l'usage américain ne dépassent pas cinq mois.

L'Extrême-Orient principal producteur

Plus de 97% du caoutchouc importé aux Etats-Unis provenaient des régions de l'Extrême-Orient qui sont à l'heure actuelle embrasées par la guerre. En Malaisie, les troupes britanniques, en faisant le vide derrière eux, ont détruit des centaines de kilomètres carrés plantés du précieux végétal, des plantations qui avaient demandé des années d'efforts et de soins, des espaces cultivés qu'il avait fallu arracher de force à la jungle. De cette région, les Etats-Unis recevaient 56% de leurs importations de caoutchouc. Les Indes Néerlandaises fournissaient 29% de l'importation américaine, alors que l'Indochine française n'y contribuait que pour 5%. Le solde était importé de Ceylan, de Birmanie, des Philippines, du Thailand et d'autres îles du Pacifique tropical.

Le caoutchouc voyageait pendant des mois à travers le canal de Suez, ou autour du cap de Bonne-Espérance, jusqu'au littoral américain de l'Atlantique. La bataille de l'Atlantique empêcha les cargos à destination des Etats-Unis de continuer à se servir de ces routes. Au cours des premiers mois de 1941, 90% du caoutchouc à destination de l'Amérique du Nord y arriva à travers le Pacifique, et ensuite franchit le canal de Panama pour parvenir jusqu'à la côte est, évitant un fret coûteux par chemin de fer. Mais, au fur et à mesure que la situation internationale s'aggravait, les considérations de coût furent laissées de côté et les ports occidentaux reçurent de plus en plus des cargaisons de caoutchouc. Néanmoins, quelle que fût la route empruntée, les navires transportant le caoutchouc destiné à l'Amérique du Nord devaient traverser des océans immenses infestés de pirates ennemis.

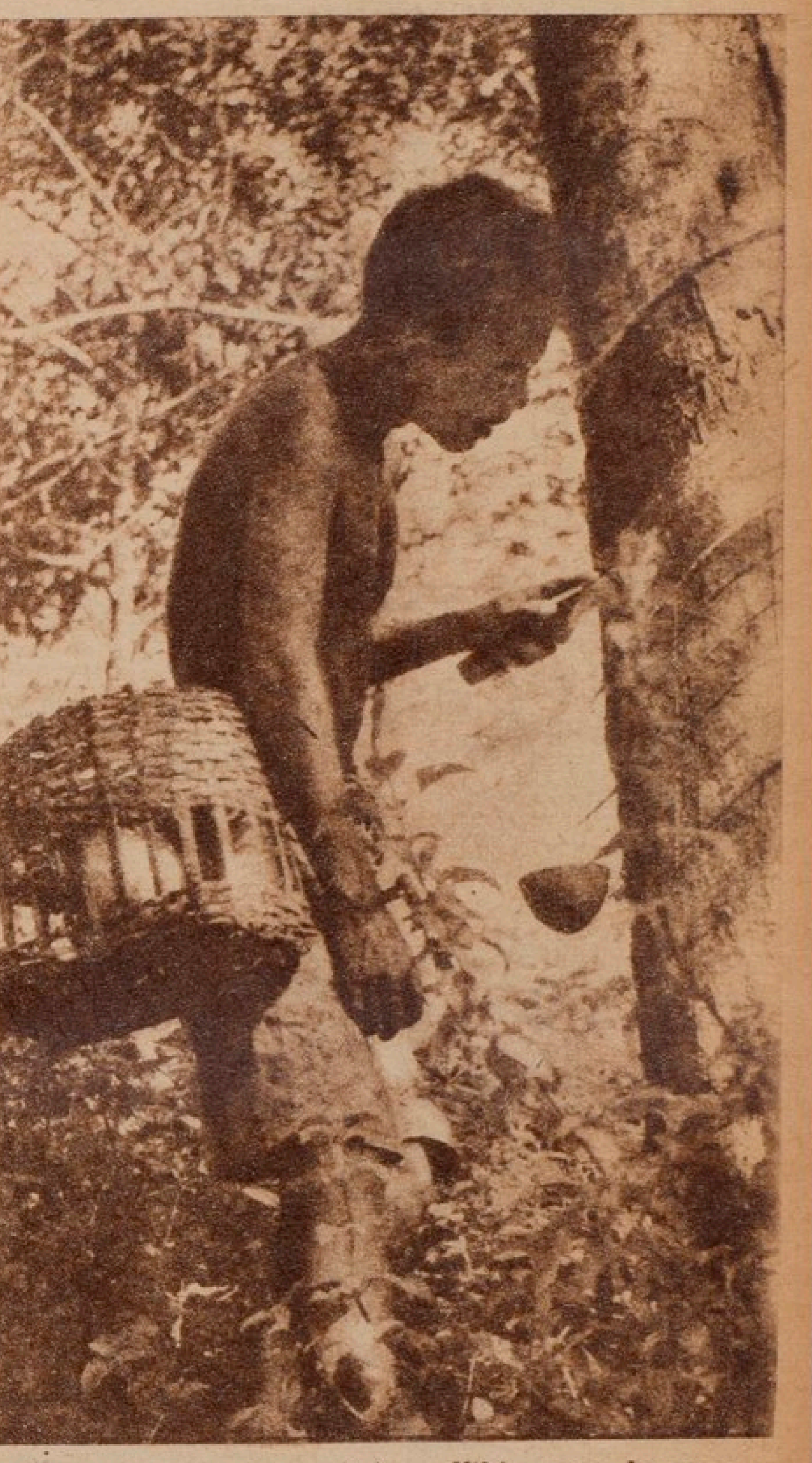
Nouvelles plantations et caoutchouc synthétique

L'année dernière, le gouvernement des Etats-Unis, en coopération avec de grosses firmes commerciales américaines et avec les gouvernements de l'Amérique latine, a inauguré un programme grandiose, pour le développement de la culture du caoutchouc s'étendant sur quinze ans. 15 millions de pousses sélectionnées ont été plantées. Mais il faut sept ans pour qu'une plantation de caoutchouc devienne productive. Donc, ce programme ne peut pas provoquer une influence décisive sur le problème qui se présente aujourd'hui. L'Amérique du Sud ne produit pas plus que 16.000 tonnes de caoutchouc par an, et cette quantité est en grande partie absorbée par ses propres besoins.

Le caoutchouc synthétique, dont on a tellement parlé, est la solution à laquelle on pense le plus naturellement. Mais les experts en caoutchouc ne sont pas très optimistes à ce sujet. Ils soutiennent que, jusqu'à maintenant, il a été impossible d'obtenir du véritable caoutchouc synthétique — c'est-à-dire une substance présentant à la fois les propriétés physiques et les propriétés chimiques du caoutchouc — bien que dans les laboratoires on ait pu obtenir des substances dont la nature et les propriétés voisinent avec celles du caoutchouc.

La fabrication du caoutchouc synthétique connut son premier développement pendant la dernière guerre, alors que les chimistes de l'Allemagne bloquée obtinrent un caoutchouc à base de méthyle. Ce produit, bien que considérablement inférieur au caoutchouc naturel, était assez bon pour permettre le ravitaillement partiel de la machine de guerre allemande. Depuis cette époque, les Allemands ont fabriqué un produit bien meilleur, le « Buna », obtenu par une combinaison de charbon et de chaux et traité par un procédé électrique. Le « Buna » est actuellement le caoutchouc que les Allemands emploient presque exclusivement.

Mais c'est la Russie qui se trouve à la tête de la production mondiale de caoutchouc synthétique. Depuis 1933, l'U.R.S.S. en produit de grandes quantités. Au début, il était obtenu d'un alcool tiré de certains produits agricoles et de pommes de terre. Mais, plus récemment, les savants russes ont employé avec succès l'acétylène et le pétrole comme matières premières.



Avec un couteau très effilé, une longue entaille est pratiquée dans le tronc de chaque arbre, et le liquide blanc qui jaillit est soigneusement recueilli.

Au cours des deux dernières années, la production américaine de caoutchouc synthétique a augmenté considérablement. Pour 1943, on compte qu'elle atteindra 73.000 tonnes. D'autre part, des techniciens étudient la possibilité d'affecter certaines régions des Etats-Unis à la culture du caoutchouc.

La récupération du vieux caoutchouc

Mais la base du ravitaillement futur des Etats-Unis en ce produit repose essentiellement sur la récupération du caoutchouc usagé. Des quantités immenses de caoutchouc déjà employé se trouvent aux Etats-Unis. Jusqu'à maintenant, personne ne s'est soucié de les évaluer, car elles ne représentaient aucune richesse pour l'économie nationale. Mais ceux qui ont étudié la question se montrent optimistes : ils espèrent en tirer du caoutchouc neuf, en quantités permettant un emploi annuel de 300.000 tonnes, pendant plusieurs années.


Entre temps, les gouvernements, assistés par toutes les firmes de l'industrie du caoutchouc, ont pris des mesures pour une stricte économie de ce produit si précieux.

CHRISTOPHE COLOMB A DECOUVERT LE CAOUTCHOUC

Le caoutchouc fut découvert dans le Nouveau Monde. Au cours de son deuxième voyage, Christophe Colomb fut étonné de voir des indigènes qui s'amusaient avec des balles rebondissantes. Des archéologues ont découvert des objets en caoutchouc datant du XIe siècle dans des ruines de l'Amérique centrale. En 1914, l'Amérique du Sud était le principal producteur mondial de caoutchouc. La vallée de l'Amazone est encore aujourd'hui parsemée de millions d'arbres à caoutchouc. Mais les difficultés de transport, alliées au danger qu'il y aurait à traiter le produit sur place dans ces forêts équatoriales hostiles, ont empêché jusqu'à maintenant l'exploitation de ces régions.

La plantation du caoutchouc fut pratiquée pour la première fois par Sir Henry Wickham, qui, en 1876, remonta la vallée de l'Amazone, choisit le grand arbre « Havea brasiliensis » après avoir examiné plus de 400 plantes productrices de caoutchouc, et en emporta 7.000 plants sélectionnés, qui furent envoyés jusqu'en Angleterre enveloppés dans des feuilles de bananier. Le directeur des Jardins Botaniques de Kew sacrifia ses orchidées pour étudier en serre les développements de cette plante.

Les semences ainsi obtenues furent transplantées en Malaisie, dans des clairières aménagées au cœur de la jungle. Les planteurs des autres régions de l'Asie tropicale se rendirent compte des possibilités de cette culture, et bientôt plus de 9.000.000 d'acres des régions se trouvant à l'intérieur de 10 degrés de latitude en dessus et en dessous de l'équateur furent transformés en plantations de caoutchouc.



L'aviatrice prend place à bord de son avion.

Mlle Linda Massoud est une très jeune fille, mince, menue et jolie.

Après l'atterrissage, la gracieuse pilote regagne le camp.

Benjamine de tous les pilotes brevetés, Mlle Massoud a obtenu le sien en 26 jours.

La mise en marche de l'appareil.

Le plein d'essence avant l'envol.

UNE FEMME EGYPTIENNE

PILOTE DE LIGNE

—Ce fut au cours d'une nuit sans lune que j'éprouvais ma première forte émotion... Il était 11 heures du soir... le moteur de mon avion vrombissait sous les étoiles, lorsque soudain, à ma droite, une fusée rouge monta rapidement vers le ciel : c'était un signal de danger et l'ordre d'atterrir immédiatement... Je jette un coup d'œil par-dessus bord : au-dessous de moi, une obscurité impénétrable. Il y avait donc un raid ennemi... Il me fallait rentrer de suite et je ne voulais pas servir de cible à la D.C.A.... Mais comment reconnaître le terrain d'atterrissage de l'aérodrome alors que toutes les lumières qui en indiquent les contours étaient éteintes? Dominant mon émotion, je piquais légèrement pour perdre de la hauteur. A 40 mètres du sol, j'aperçus soudain, à ma gauche, les silhouettes sombres des hangars.

« Les yeux fixés sur mes instruments de bord, il s'agissait maintenant de ne pas rater le terrain... Doucement... doucement... les roues touchent le sol, l'appareil roule un moment, puis s'arrête comme un lévrier docile... Ouf ! j'avais eu chaud !

« Et, croyez-moi, un atterrissage, dans ces conditions, n'est pas du tout une chose facile », me dit le capitaine Loutfi, pilote de ligne de la Misr.

Lorsque « Images » me demanda d'aller interviewer la première femme égyptienne qui venait de remporter un brevet de pilote de ligne, je m'imaginais rencontrer une femme bâtie en athlète. Eh bien, non, Mlle Linda Amin Massoud est une très jeune fille, mince, menue et jolie. Elle est la benjamine de tous les pilotes brevetés, ce qui ne l'a pas empêchée d'obtenir son brevet de pilote de ligne en 26 jours d'examens, battant ainsi tous les records en Orient, puisque celui qui s'en rapproche le plus est le jeune Chazli qui l'a obtenu en 33 jours et que le délai maximum est de 90 jours.

— ....

— Mes projets d'avenir ? Pour le moment je n'en ai pas. J'ai suivi les cours de pilote parce que je raffole de l'aviation et, ne l'oubliez pas, l'aviation est en train de faire actuellement des progrès tels, qu'elle sera, après la guerre, presque l'unique moyen de locomotion... Je regrette qu'il n'y ait en Egypte que six femmes ayant leur licence de simples pilotes... Quand je songe aux prouesses qu'accomplissent, dans tous les domaines, les femmes des nations en guerre, mon cœur s'emplit d'amertume pour nous autres femmes égyptiennes qui, de nos sœurs étrangères, ne songeons qu'à imiter les futilités.

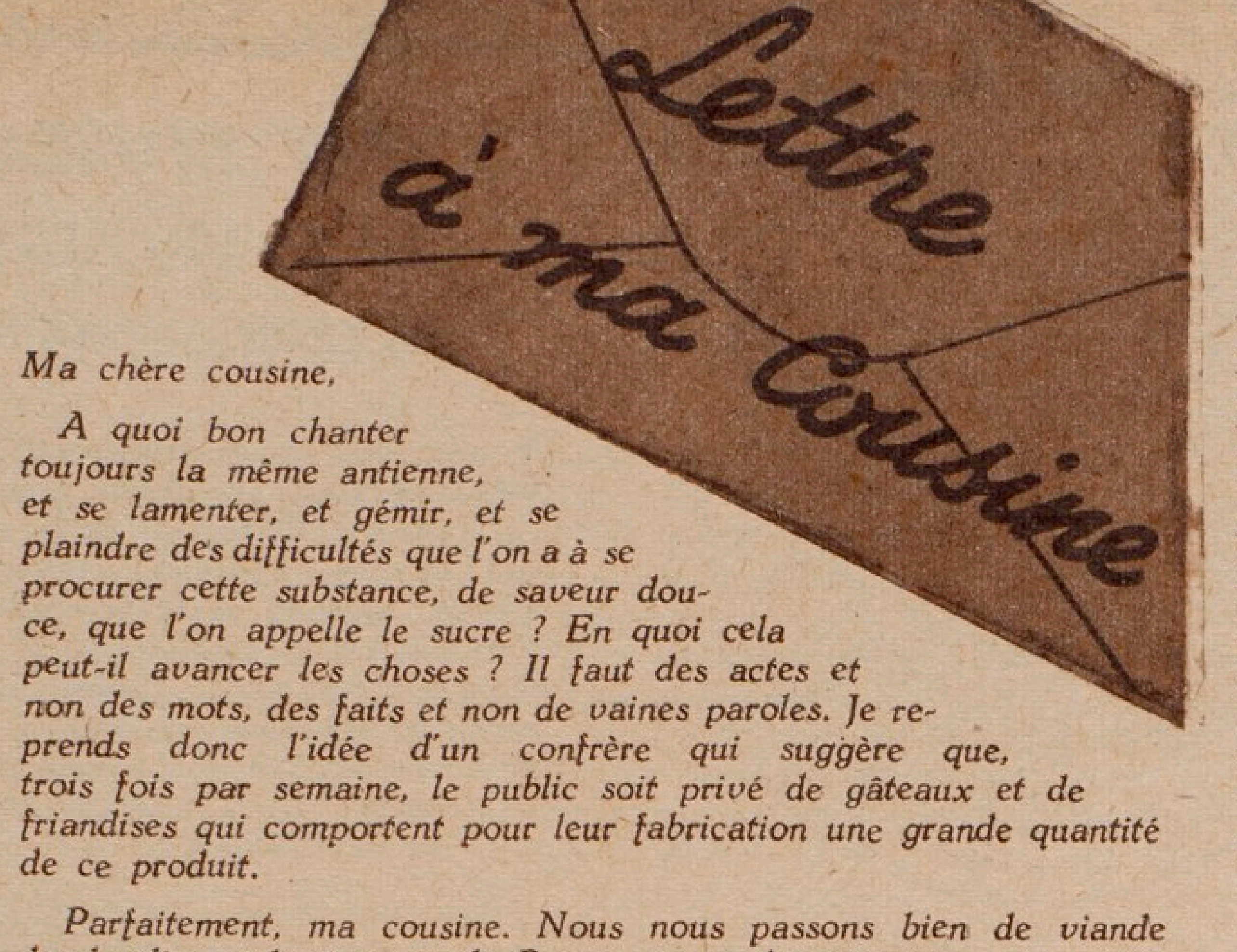
— ....

— Oui, j'ai lu Tewfik El Hakim... Si la femme égyptienne arrive un jour à se faire une place au soleil, ce ne sera certainement pas à lui qu'elle le devra... Pensez donc: il voudrait réduire le rôle social de la femme à celui d'une simple cuisinière chargée de le gaver de pommes de terre.

— ....

— La femme que j'admire le plus, c'est évidemment Amy Mollison... Quant au mariage, il est actuellement bien loin de mon esprit... Dites à vos lectrices que l'aviation est le sport le plus captivant que je connaisse, car l'aviation nous procure des joies complètes et nous élève au-dessus des contingences journalières... et que l'on ne s'y trompe pas, l'énergie que demande l'aviation ne signifie pas du tout une abdication de notre féminité.

S.A.



Ma chère cousine,

A quoi bon chanter toujours la même antienne, et se lamenter, et gémir, et se plaindre des difficultés que l'on a à se procurer cette substance, de saveur douce, que l'on appelle le sucre ? En quoi cela peut-il avancer les choses ? Il faut des actes et non des mots, des faits et non de vaines paroles. Je reprends donc l'idée d'un confrère qui suggère que, trois fois par semaine, le public soit privé de gâteaux et de friandises qui comportent pour leur fabrication une grande quantité de ce produit.

Parfaitement, ma cousine. Nous nous passons bien de viande les lundi, mardi et mercredi. Pourquoi pas de pâtisserie qui a, entre autres, le grave inconvénient de nous bourrer l'estomac, d'abimer nos dents et, souvent aussi, de nous retourner le cœur ? Je sais que beaucoup de nos concitoyennes et de nos concitoyens feraient n'importe quel sacrifice plutôt que de se priver de tartes aux fraises ou de meringues à la crème, mais nécessité oblige. Insistons donc pour que les autorités prennent au plus vite des dispositions appropriées pour que pâtisseries et friandises ne nous soient servies que trois ou quatre jours par semaine. Ce qui est, avouons-le, amplement suffisant. Car rien n'est plus vexant, quand on a fait le matin dix boutiques pour se procurer une oke de sucre, de voir étalées, comme un défi, dans toutes les vitrines d'Alexandrie et du Caire, pour ne citer que ces deux grandes villes, toutes sortes de sucreries. Le sucre manque, mais les sucreries abondent. Vous devez ingurgiter votre café au lait amer, tandis que, pour quelques piastres, vous pouvez vous empiffrer jusqu'à satiété d'éclairs au chocolat et de gâteaux glacés de toutes formes et de toutes dimensions. Voilà qui semble paradoxal, n'est-ce pas ?

C'est comme si, manquant d'œufs, on se gavait d'omelettes et, manquant de poulets, on se nourrissait de galantine faite de cette précieuse volaille.

Et puis, ma cousine, instaurez à Alexandrie, comme nous essaierons de le faire au Caire, une coutume qui pourra paraître choquante, aussitôt adoptée, mais qui deviendra vite une habitude que nos snobs les plus notoires finiront par suivre : celle d'apporter avec soi les morceaux de sucre propres à adoucir le breuvage que l'on vous servira. Ayez-en deux ou trois délicatement enveloppés dans votre sac à main. Je vous jure bien que votre hôtesse vous sera reconnaissante et que votre exemple sera vite suivi par toutes vos amies.

Pourquoi pas, après tout, et quelle honte y aurait-il à la chose ? Tout est de commencer. Ne dit-on pas que l'habitude est une seconde nature, et même une première ? Il faut savoir s'adapter aux temps et aux circonstances, et tel qui regimberait contre une pareille pratique se verrait, pour sa punition, mis en quarantaine et boycotté par son entourage.

Tout comme on transporte avec soi ses propres cigarettes, on aura la précaution de se munir, avant d'aller rendre visite à autrui, de deux ou trois morceaux, de forme rectangulaire, destinés à adoucir le goût de son café ou de son thé.

Courage donc, ma cousine, et bonne chance !

SERGE FORZANNES

TRAITONS LES MAUX DE GORGE PAR DES GARGARISMES

En été, plus que jamais, les maux de gorge sont à la mode. On ne se couvre jamais assez, lorsqu'on sort le soir, surtout après une journée de khamsin. Brusquement le vent tourne... et l'on revient chez soi avec ces picotements dans la gorge.

Il importe de traiter le mal vigoureusement, dès le début. Il se trouvera, ainsi, localisé et plus facile à guérir. Les microbes, attaqués dès leur première manifestation hostile, seront mis en état d'infériorité et bientôt chassés sans qu'ils aient pu causer de grands malaises.

COMMENT SE GARGARISER

Les gargarismes constituent un des moyens pour lutter contre le mal de gorge. Ils consistent, vous le savez, à prendre une gorgée de liquide et, après avoir fait une forte inspiration, à maintenir ce liquide au fond de la gorge tout en laissant échapper l'air par une expiration qui fait bouillonner le gargarisme et le projette à droite et à gauche sur les amygdales.

LE BUT DES GARGARISMES

Les gargarismes seront désinfectants, émollients ou astringents, suivant les nécessités du moment. Le plus souvent, ils seront désinfectants, car il n'y a guère des maux de gorge où l'infection ne tienne une place. En ce cas, l'eau oxygénée, le borate de soude, le salicylate de soude, le phénosalyl, l'hypochlorite de soude seront la base de la médication. Voici quelques formules qui répondent à cette indication :

GARGARISMES DÉSINFECTANTS

Le plus simple consiste à faire bouillir un demi-verre d'eau et à le laisser refroidir jusqu'à ce qu'il ne soit plus que tiède. On y ajoute alors une cuillerée à dessert d'eau oxygénée à 12 volumes.

On obtient encore un excellent gargarisme en ajoutant 30 grammes de liqueur de Labarraque à un litre d'eau bouillie et on tiédit la solution au moment de s'en servir.

Lorsque l'angine a un caractère rhumatismal, faire usage de la formule suivante :

Salicylate de soude : 10 grammes ; borate de soude : 5 grammes ; sirop de mûres : 80 grammes ; eau de ronces ; q.s. pour 150 grammes.

On verse une cuillerée à soupe de cette préparation dans un demi-verre d'eau chaude.

IMAGES
Hebdomadaire paraissant le Lundi
Publié par la Maison d'Edition "Al Hilal"
E. & C. ZAIDAN
Directeurs-Propriétaires
Bureaux : Au Caire : Immeuble Al Hilal, Rue El Amir Kadadar, Téléphone : 46064 (5 lignes). Alexandrie : 42, rue Nébi Daniel, Tél. 27412.
ABONNEMENTS
Egypte et Soudan (nouveau tarif) .... P.T. 100
Pays faisant partie de l'Union Postale Universelle P.T. 130
Autres pays .... P.T. 160
Adresse : Poste Centrale - Le Caire

Conseils à mes nièces...

Nièce « Une Alexandrine »

Des jeunes filles peuvent tout aussi bien porter des manteaux de fourrure. Je vous conseille de choisir du petit-gris. C'est une fourrure très belle et qui a l'avantage de durer longtemps.

Nièce « Indécise »

Mais oui, vous pouvez vous marier en tailleur blanc, puisque votre fiancé sera en uniforme. Tout est simplifié aujourd'hui. Bonne chance, chère nièce, je vous souhaite beaucoup de bonheur.

Nièce « Floradora »

Les laitues sont recommandées pour la fraîcheur du teint. L'eau de laitue passe pour être un secret de Jouvence. On pile au mortier des laitues fraîches avec lesquelles on se lotionne le visage matin et soir.

Neveu « J'aime la musique »

Je regrette, mais je ne puis vous procurer ce que vous avez demandé. Pour les numéros d' « Images » qui vous manquent, envoyez une lettre à notre administration qui se chargera de vous faire parvenir tous ceux que vous désirez.

Nièce « Partir, c'est mourir un peu »

Puisque vous devez quitter votre maison pour une longue période, saupoudrez abondamment votre argenterie de poudre d'amidon, celle-ci conserve le brillant des couverts. Enveloppez-les ensuite dans de la flanelle ou du papier de soie et placez dans des boîtes ou des tiroirs qui ferment bien. A votre retour, il vous suffira de les essuyer.

Nièce « Débrouillarde »

Pour arrêter le sang des coupures, maintenez sur la plaie, jusqu'à ce que le sang ne coule plus, une lame de couteau sur laquelle vous aurez étendu du jus de citron. Ce moyen simple évite parfois de graves hémorragies.

Nièce « Nelly »

Voulez-vous m'envoyer vos nom, timbres et adresse pour une réponse privée ? Je pourrai vous renseigner utilement.

Nièce « Rchtse Iharzim »

Allez voir d'urgence un spécialiste des glandes, car tout votre malaise actuel provient d'un dérèglement glandulaire. Ne tardez pas, car, le temps passant, vous engraisserez encore plus et il sera alors vraiment trop tard pour remédier à cet inconvénient.

Neveu « Hollywood »

Votre question n'étant pas de mon domaine, je vous prie de vous adresser à mon confrère « Horatius ».

Nièce « Virginie »

Puisque vous avez un grand jardin et que vous êtes sans cesse piquée par les guêpes, je vais vous indiquer un moyen qui vous aidera à faire disparaître la douleur très rapidement : frottez immédiatement l'endroit avec une gousse d'ail coupée en deux.

Nièce « Econome »

On fait souvent usage de citrons en été et il arrive parfois qu'on n'utilise que la moitié du fruit. Vous pourrez conserver cette moitié de citron en la mettant sur une soucoupe et en la recouvrant d'un verre à boire retourné. L'exclusion de l'air fera que le citron se gardera frais pendant beaucoup plus longtemps.

Nièce « Campagnarde »

Si vous avez, à la campagne, de vieilles chaises empaillées qui se creusent en avant et risquent de se percer, lavez-les simplement à l'eau chaude et mettez-les à sécher dans un courant d'air. En séchant, la paille se gonflera et reprendra sa forme. Ensuite faites vernir le dessus de la chaise, ce qui aura pour effet de renforcer l'empaillage.

Nièce « Plus mince »

Buvez souvent des citronnades, elles ont le pouvoir de dissoudre les graisses inutiles. Le citron, d'ailleurs, est un ami du foie et allège le sang trop épais.

Nièce « Perdue »

Si vous avez la peau sensible et que, momentanément, le savon irrite votre visage, nettoyez-le avec de l'huile d'amandes douces mêlée à son double volume d'eau de fleurs d'oranger et d'eau de rose et additionnée de quelques gouttes de benjoin et de borax. Mélangez, agitez bien fort et mêlez à l'eau de la toilette.

TANTE ANNE-MARIE

SAVEZ-VOUS QUE...

...Pour raffermir les ongles et les faire vite repousser, lorsqu'ils ont été cassés accidentellement, préparez la pommade suivante : délayez un jaune d'œuf dur dans deux grammes de cire vierge fondue au bain-marie et mélangée avec un peu d'huile d'amandes douces. Etendez cette pommade le soir sur les ongles, mettez de vieux gants et allez dormir. Au bout d'un mois, les ongles seront ravissants.

* * *

...Pour ramener à l'intensité voulue une épreuve photographique trop foncée, il suffit de la passer dans une solution de permanganate de potasse à 1 pour 1.000 ou dans un bain d'eau oxygénée du commerce ?

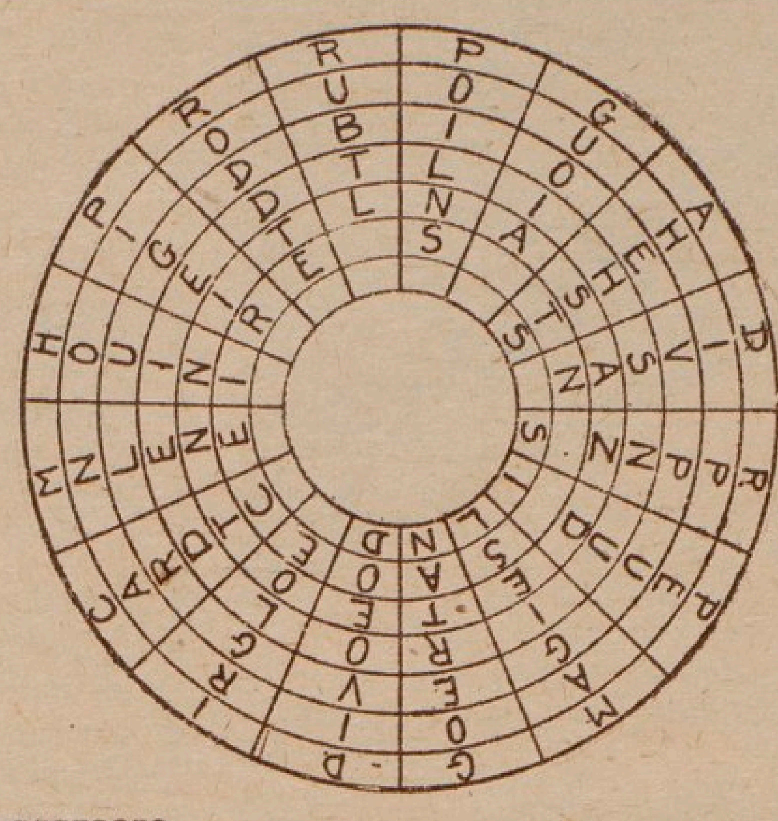
* * *

...On préviendra le gonflement et l'inflammation qui sont les suites immanquables d'une entorse en plongeant immédiatement le membre atteint dans de l'eau froide ou dans de l'eau glacée, et en le laissant séjourner dans ce bain pendant une demi-heure au moins?

Délassons-nous

LA ROUE DES ARTISTES

Faire tourner les disques autour du centre, de façon que l'on puisse lire, suivant les rayons du cercle, les noms de seize grands artistes de tous les temps.



DANS LE ROYAUME DES SAINTS

D. De quels *saints* se sert-on le plus ?

R. Des *cinq doigts*.

D. Quel saint conduit les autres ?

R. Saint *Fiacre*.

D. Quel est le saint le moins lourd ?

R. Saint *Léger*.

D. Quel est le saint qui se fait attendre ?

R. Saint *Désiré*.

D. Le plus respecté ?

R. Saint *Honoré*.

D. Le plus piquant ?

R. Saint Cloud (*clou*).

D. Celui qui fait danser ?

R. Saint *Guy*.

D. Les saints les plus durs ?

R. Saint *Pierre* et saint *Roch*.

D. Le saint le plus voûté ?

R. Saint *Arcade*.

UN MONSIEUR PRESSÉ

Dans un grand magasin, le public avait accès aux étages au moyen d'escaliers roulants, les uns montants, les autres descendants.

Un monsieur pressé, désireux de redescendre du premier étage, se trompe et saute sur l'escalier montant.

Il considère qu'il aura plus vite fait de descendre en courant que de changer d'escalier.

Cet escalier montait de cinquante marches en quinze secondes. Le monsieur descendait deux marches à la fois et faisait trois pas par seconde.

Combien de temps lui fallut-il pour arriver en bas ?

CITEZ-EN CINQ

1. *Citez cinq choses qui ont la réputation de porter malheur.*
2. *Citez cinq sortes de rouge.*
3. *Citez cinq batailles de Napoléon.*
4. *Citez cinq symboles porte-veine.*

CHEZ LES PAPOUS

Sur les hauts plateaux de la Papousie, une race d'indigènes a été découverte, que la civilisation n'a nullement touchée. Ce sont des cannibales qui ignorent encore les armes à feu. Ils sont, paraît-il, au nombre de plus de 200.000, et c'est une coutume chez les veuves de suspendre à leur cou les mâchoires de leurs défunts maris.

LE POIDS DE LA LUMIÈRE

Depuis les découvertes d'Einstein, certains savants croient que la lumière n'est pas une vibration, comme on l'avait supposé avant, mais consiste d'un rayonnement corpusculaire. La lumière a donc un poids qu'on est parvenu à mesurer. Le Soleil, ce grand dispensateur de lumière, perd ainsi chaque instant de son poids, et il paraît que cette perte de poids se monte par seconde à 4 millions de tonnes, c'est-à-dire à 650 fois autant que le poids de l'eau qui descend en même temps par les chutes du Niagara.

Et depuis les époques lointaines où la vie humaine a dû commencer sur notre planète, le Soleil a perdu autant de son poids que ce que pèse la Terre !

Si cela continue à ce train...

GRAINS DE SAGESSE

L'homme fait la beauté de ce qu'il aime et la sainteté de ce qu'il croit.

Renan

Les choses vous paraîtront ce que vous voudrez qu'elles soient.

Anaxagore

Cesse de trembler devant une nécessité qui n'est que dans ta pensée...

Fichte

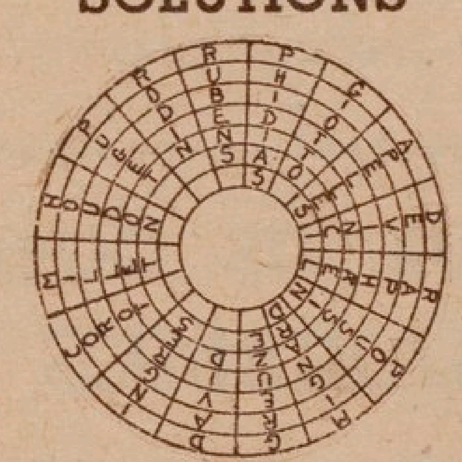
Que seraient les déserts de la vie sans les mirages éclatants de nos pensées ?

A. France

Comme l'oiseau, plus l'âme monte, plus elle est joyeuse.

Channing

SOLUTIONS



LE MONSIEUR PRESSE

L'escalier montait à raison de 3 1/3 marches par seconde. Le monsieur descendait six marches par seconde, mais il remontait de 3 1/3 marches et sa descente réelle n'était que de 2 2/3 marches par seconde.

Il lui a donc fallu 18 3/4 secondes pour arriver en bas.

CITEZ-EN CINQ

1. Les cinq choses suivantes sont sensées porter malheur : *a*. Briser un miroir. — *b*. Renverser du sel. — *c*. Passer sous une échelle. — *d*. Ouvrir un parapluie dans la maison. — *e*. Allumer trois cigarettes avec une même allumette.
2. Cerise. — Ecarlate. — Vermillon. — Carmin. — Terre-cuite.
3. Marengo. — Ulm. — Austerlitz. — Iéna. — Friedland.
4. Fer à cheval. — Trèfle à quatre feuilles. — Chat noir. — Poil d'éléphant. — Patte de lapin.

LES LIVRES

SEPT ETUDES SUR PROUST

par LÉON GUICHARD

La période de la consécration définitive serait-elle venue pour Marcel Proust ? Il fut un temps, on le sait, où l'on ne pouvait parler de cet auteur qu'avec des cris d'adoration. Puis vinrent la désaffection et l'indifférence. Pire encore : Proust fut classé parmi les écrivains scabreux et, si l'on se passait ses livres, ce n'était que sous le manteau, avec «un sourire entendu» ou « un air égrillard »

L'ouvrage de M. Léon Guichard, qui vient de paraître aux Editions HORUS, prouve que l'œuvre de Proust ne mérite « ni cet excès d'honneur, ni cette indignité », mais a droit réellement, selon l'expression de M. Edgard Forti, à « une admiration sérieuse, fondée sur une étude approfondie ».

Il ne s'agit pas seulement, en effet, d'un gros volume de 416 pages, bourré de citations étendues ; mais, traitées selon les règles les plus strictes de la critique universitaire, ces SEPT ETUDES SUR MARCEL PROUST constituent une véritable somme de la pensée et de l'esthétique proustiennes. Faite en compagnie d'un esprit aussi averti et aussi fin que M. Guichard, cette « promenade anthologique » est d'abord aussi intéressante qu'instructive. Mais le guide ne se borne pas à proposer, de-ci, de-là, à l'admiration, d'authentiques beautés. Tout en faisant faire au lecteur « le tour » de l'œuvre de Marcel Proust, M. Guichard lui en révèle l'étendue, la profondeur et l'unité. L'ouvrage devient ainsi une véritable initiation à Proust, et sans doute n'en existe-t-il pas de meilleure.

Le livre de M. Guichard a, en outre, l'originalité d'étudier, beaucoup plus que le problème psychologique, le problème littéraire posé par l'œuvre proustienne. Avec une patience et une précision que seule peut expliquer une véritable ferveur et, en même temps, avec une lucidité merveilleuse qui lui permet de dominer une si riche matière et de n'aller jamais qu'à l'essentiel, M. Guichard examine successivement le sujet ou plutôt les sujets traités par le grand écrivain, la composition du roman lui-même, les personnages qui y vivent, le groupe social auquel ils appartiennent, la place qu'y occupe l'amour, l'idée que Proust s'était formée de l'art et, enfin, « la qualité, c'est-à-dire ici l'originalité irréductible du style et des métaphores de Proust ».

Le lecteur ne cesse pas d'être intéressé et, comme aucune question qu'il peut se poser n'est laissée sans réponse, il finit par comprendre toute la signification d'une œuvre dont la complexité l'avait peut-être, dès l'abord, rebuté.

M. Léon Guichard a donc bien servi la mémoire de Proust et nous sommes convaincus que, comme il le souhaitait, ses SEPT ETUDES amèneront « de nouveaux admirateurs à un écrivain qui le mérite ».

Elles pourront en outre « accompagner, au début, le lecteur de bonne volonté » et « guider l'étudiant dans ses recherches ».

M. Guichard a eu, en effet, l'excellente idée de publier en appendice un sommaire d'« A la Recherche du Temps perdu » et un relevé de toutes les corrections qui devraient être apportées aux différentes éditions de Proust.

N.B.

NOS CONTES POLICIERS

LE JOURNAL DE LA MORT

Depuis quelques mois, une série de crimes aussi étranges que mystérieux tenaient Scotland Yard en échec.

Il était donc tout naturel que ce soir, au dîner donné par Lady Groombridge, on abordât ce sujet.

— L'assassin doit être certainement fou !... Quant à Lilian Hope, je ne pense pas qu'elle ait été tout à fait normale, déclara Lady Groombridge.

Et regardant Loretto Santos, le fameux détective amateur :

— N'êtes-vous pas de mon avis, Monsieur Santos ? demanda-t-elle.

Loretto approuva gravement :

— Je pense que la plupart des assassins sont des fous, dit-il. Certainement cette vendetta et ses meurtres sont insensés. J'ai lu quelques pages arrachées du journal de Lilian Hope. Les accusations qu'elle lance contre des personnes qui furent toujours pour elle de loyaux amis sont injustes et l'œuvre d'une femme aigrie par la maladie, la pauvreté et les privations.

— Qui donc est cette Lilian Hope et que sont exactement ces meurtres dont vous parlez ?

Cette question posée par l'explorateur français Henri Otisse fut le signal d'un déluge d'explications évidemment très confuses, car tous les dîneurs parlaient à la fois. Enfin, Lady Groombridge prit la parole :

— Lilian était une des femmes les plus belles d'Angleterre. Par profession, elle était chanteuse, et quoiqu'elle n'eût point réellement du talent, sa beauté lui valut un grand succès. Elle fréquenta des rois... et cependant elle finit ses jours dans l'obscurité et la misère. Quelques personnes l'ont vue vendre des fleurs à Piccadilly. Dans tous les cas, ce qui est certain, c'est qu'elle mourut dans un misérable grenier où elle avait vécu quelques années sous un faux nom.

— Mais son journal, celui dont parlait Loretto ? demanda Otisse. Comment fut-elle amenée à l'écrire et à qui l'a-t-elle laissé ?

— Voilà le mystère, dit Lady Groombridge. Par les assassinats qui viennent d'être commis, on apprit que Lilian Hope tenait un journal, dans lequel elle accuse ses amis d'avoir refusé de lui prêter la plus légère assistance, ce qui est tout à fait faux, car ses amis l'auraient certainement aidée s'ils savaient où elle se trouvait. Les accusations de Lilian Hope sont donc sans aucun fondement. Mais elles eurent un résultat terrible. Ce journal tomba entre les mains d'un homme, si c'en est un, encore plus insensé que cette pauvre Lilian. Vous connaissez la suite. Dr Stapelton fut trouvé un jour assassiné dans son bureau et, à côté de lui, gisait une page arrachée au journal de Lilian Hope. Peu de temps après, le même drame se répétait, ayant cette fois pour victime Isidore Gordon. Certains incidents permettent de croire que Gordon avait reçu peu de jours avant sa mort quelques pages du fameux journal auxquelles était jointe une liste comprenant le nom des futures victimes. Malheureusement Gordon déchira cette liste et n'en dit mot à personne. Les amis de Lilian Hope sont très nombreux et il est affreux de penser que chacun d'eux peut considérer sa vie en péril.

— La police pense, dit une invitée de Lady Groombridge, que le journal de Lilian est tombé récemment entre les mains d'un ancien amoureux.

— Sûrement, dit Otisse, il n'y a qu'un homme ayant aimé cette malheureuse femme pour croire à ces propos insensés.

— Non seulement un amoureux, mais aussi un détraqué... car un homme normal ne se serait jamais laissé influencer par les écrits d'une demi-folle...

— Il est étrange, dit tout à coup Lady Groombridge, que Sir George Frame ne soit pas encore arrivé. Il est vrai qu'il n'est jamais à temps, mais, avec toutes ces histoires, je crains toujours pour la vie du cher vieil homme... car lui aussi était un des intimes de Lilian Hope.

Le dîner touchait à sa fin. Lady Groombridge se leva de table amenant avec elle les dames, tandis que les hommes se retiraient dans la salle de billard pour fumer leurs cigares. Loretto regarda curieusement autour de lui. Il y avait là le poète Lionel Silk, l'auteur de « White Heat ». C'était un homme mince, au regard doux et rêveur. Pour le moment, il s'amusait à regarder les spirales formées par la fumée de son cigare. Ce jeu semblait l'intéresser au plus haut point, car il ne prêtait pas la moindre attention aux récits d'Henri Otisse. Celui-ci racontait avec volubilité son voyage en Chine à un groupe d'hommes assez notoires. Parmi ces personnalités figurait le chanteur Adam Steele, surnommé le « Caruso australien ». Lady Groombridge allait probablement lui demander de se faire entendre.

Plus tard, lorsqu'ils rejoignirent les dames, Steele chanta et Loretto se montra un pianiste infatigable jusqu'au moment où Lionel Silk se leva pour réciter quelques fragments de « White Heat ».

Profitant d'un moment favorable, Loretto se glissa furtivement au fumoir. Il venait d'allumer une cigarette quand il fut interpellé.

— Hello ! C'est Loretto Santos, n'est-ce pas ? Mon nom est Frame. Je vous ai vu sortir tout à l'heure et ai suivi votre exemple.

Loretto regarda avec curiosité son interlocuteur. L'étrange vieillard qui venait de s'asseoir en face de lui devait avoir 70 ans. C'était un homme gai, à la physionomie ouverte et sympathique.

— Très heureux de faire votre connaissance, Sir George, dit-il.

— Voulez-vous avoir l'amabilité de fermer la porte, mon garçon ?

Quoique surpris par l'étrangeté d'une pareille demande, Loretto s'exécuta.

— Je désire avoir un entretien avec vous, Santos. J'ai lu plusieurs des études que vous avez publiées au sujet des criminels déçus par la vie. Vous avez raison de les considérer comme irresponsables de leurs actes. Notre société moderne est la seule responsable des crimes actuels. La richesse est très mal répartie, et si ceux qui la détiennent songeaient à s'occuper un peu plus du sort des malheureux, que de crimes seraient prévenus... Prévenir le crime, répéta-t-il d'une voix grave, voilà ce qu'il faut faire. Cette question m'intéresse au plus haut point...

Et regardant Loretto fixement :

— Vous en devinez peut-être la raison, Santos ?

— Bon Dieu ! s'écria Loretto qui comprit brusquement. Vous étiez l'un des amis de Lilian Hope. J'espère que vous n'avez pas reçu de menaces, vous aussi ?

— Si, répondit doucement Sir George, je suis la prochaine victime.

Et retirant une liasse de papiers de sa poche, il la remit à Loretto. Celui-ci reconnut immédiatement l'écriture de Lilian Hope.

— Pauvre Lilian ! murmura le vieil homme. C'était une créature étonnante. J'ai longtemps gardé son portrait chez moi, ce qui rendait ma femme jalouse. Elle m'a écrit il y a quelques années pour me demander de l'argent, mais ne m'a jamais avoué sa misère. Je ne connus même pas son adresse, car elle désirait que je lui envoie l'argent poste restante. Je l'ai fait aussitôt, mais ne reçus jamais de réponse. Je ne compris que ces jours-ci la raison de son silence. Ma femme, toujours jalouse de cette pauvre fille, avait intercepté ma lettre et Lilian n'avait jamais rien reçu. D'où les reproches qu'elle m'adresse dans son journal.

— Tout cela est horrible et injuste, dit Santos. J'espère que vous prendrez vos précautions, Sir George.

— Prendre des précautions, moi ! Vous ne me connaissez pas, Santos ! Je suis toujours si distrait et puis, après tout, j'ai assez vécu et la mort ne m'effraye nullement, au contraire. Si ce fou veut prendre ma vie, ma foi, je n'y trouve pas d'inconvénient. Si je vous ai raconté toutes ces choses, c'est pour vous demander une faveur. Je voudrais que vous preniez cette affaire en main et que vous empêchiez ce pauvre fou de continuer ses crimes insensés. Je voudrais, en un mot, que vous protégiez la vie de ma femme, car elle aussi a reçu un avertissement lui annonçant qu'elle mourra une semaine après moi. Alors, Santos, voulez-vous vous occuper d'elle ?

Il y avait dans la physionomie et le ton du vieillard quelque chose qui remua profondément Loretto.

— Très bien, dit-il lentement, je vous promets de faire de mon mieux.

Sir George se leva et, tendant la main à Loretto :

— Je vous remercie beaucoup, dit-il. Si quelqu'un peut arrêter l'assassin, c'est bien vous. Et maintenant allons vite rejoindre Flora Groombridge, car elle doit être furieuse de notre absence.

Santos serra la main que lui tendait le vieillard :

— Prenez garde à vous-même, Sir, et ce soir promettez-moi de fermer à clef votre chambre.

De retour au salon, les deux hommes remarquèrent que quelques invités avaient déjà regagné leur chambre. Sir George Frame, à qui Lady Groombridge venait de présenter Henri Otisse, s'entretint un moment avec celui-ci de ses voyages ; puis, comme tout le monde devait se réveiller tôt le lendemain, on se souhaita mutuellement le bonsoir. Avant d'aller se coucher, Loretto frappa à la porte de Sir George qui occupait une belle pièce au premier étage.

— Hello, Santos ! s'exclama celui-ci en le voyant. Je commençais à me déshabiller. Puis-je vous être utile ?

— Non, merci. Je venais simplement vous dire bonsoir, dit Loretto en pénétrant dans la chambre.

Puis, ayant minutieusement examiné la pièce, il ajouta :

— Soyez très prudent, Sir George. N'oubliez pas que votre vie est menacée, même dans cette maison. Vous devriez fermer votre porte à clef.

— Je vous promets de le faire avant de m'endormir. Pour le moment j'attends Henri Otisse qui doit m'apporter un livre sur le Brésil. Bonne nuit, mon ami, et merci beaucoup.

Tranquillisé par cette promesse, Loretto alla se coucher. Néanmoins, il ne put s'empêcher de penser longtemps au vieillard. Qui donc pouvait lui vouloir du mal ? Henri Otisse devait lui apporter un livre, avait dit ce dernier... Henri Otisse !... Allons donc ! C'était stupide de le soupçonner. D'ailleurs, n'était-il pas au Brésil quand Stapelton et Gordon furent tués ? Non, il avait tort de se tourmenter ainsi. Le crime n'aura pas lieu, du moins pas cette nuit ; il avait bien examiné les fenêtres et constaté qu'on ne pouvait s'introduire que par la porte.

●

Le lendemain matin, quand Loretto descendit à la salle à manger, il n'y trouva que Lady Groombridge en compagnie de trois ou quatre dames, d'Otisse, d'Adam Steele et de Lionel Silk. On le plaisanta un peu sur son retard.

— Le fait est que je n'ai pas bien dormi, dit Loretto en guise d'excuse.

— Laissez-le donc tranquille, dit Lady Groombridge. D'ailleurs, ajouta-t-elle en se tournant aimablement vers Santos, vous n'êtes pas le dernier, Sir George fait encore le paresseux... Cela m'étonne un peu, dit-elle tout à coup, songeuse et quelque peu inquiète, car d'habitude il est matinal.

— Milady, dit la femme de chambre, qui entendit la réflexion de sa maîtresse, je viens justement de frapper à la porte de Sir George et je n'ai pas eu de réponse.

— Avez-vous frappé assez fort ?

Et sur la réponse affirmative de la bonne, Otisse demanda vivement :

— Avez-vous essayé d'ouvrir la porte.

— Non, Sir, j'ai seulement tapé.

Une ombre sembla voiler le front de Lady Groombridge, et l'inquiétude qu'elle ne chercha plus à dissimuler eut vite fait de gagner ses invités. L'une des dames dit d'une voix blanche :

— Sir George était un ami à Lilian Hope, j'ai peur...

La phrase resta inachevée, car aussitôt les hommes étaient debout.

— Je vais voir moi-même ! s'écria Steele.

Et, suivi d'Otisse et de Loretto, il sortit en courant. En moins de cinq secondes, il était devant la porte de Sir George à secouer la poignée et à crier à haute voix :

— Sir George ! Sir George !

Comme il ne recevait pas de réponse, il se jeta contre la porte.

— C'est fermé de l'intérieur, dit-il, je ne puis ouvrir.

— Cognez contre le panneau, dit Otisse.

Adam Steele donna de toute sa force contre le panneau qui céda. Faisant alors entrer son bras par l'ouverture ainsi formée, il fit tourner la clef et la porte fut ouverte. Le spectacle qui s'offrit à leur vue leur arracha un cri d'horreur. Au milieu de la pièce gisait Sir George Frame, un poignard dans le dos.

Otisse fut le premier près du cadavre.

— Il est mort, dit-il. Je crois qu'il vaut mieux que les femmes quittent la chambre..

Lady Groombridge demeura seule avec les hommes.

— Qui donc a pu commettre un crime aussi horrible ? dit-elle d'un ton accablé. Et comment ce misérable a-t-il pu s'introduire, la porte et les fenêtres étant fermées ?

— C'est en effet extraordinaire, dit Otisse, à moins qu'il n'y ait un passage secret.

Lady Groombridge secoua la tête :

— Non, dit-elle, la maison a été construite assez récemment par mon mari ; je peux vous en montrer les plans.

— Mais alors, dit Steele, il n'y a qu'une solution : l'assassin est encore dans la pièce, cherchons-le.

Aidé par Otisse, il ouvrit les armoires, regarda sous le lit, les fauteuils, pendant que Loretto regardait pensivement le mort.

— C'est inouï, dit enfin le jeune Français. Je me demande comment cela a pu se passer.

— Il lisait votre livre, dit Loretto, et...

Il s'interrompit brusquement :

— Le lui avez-vous porté vous-même ?

— Non, je l'ai envoyé avec la femme de chambre.

Puis, avec un sourire forcé :

— J'espère que vous ne me soupçonnez pas, Santos.

— Non, dit Loretto calmement. Je voudrais seulement établir certains faits. J'aimerais aussi interroger cette fille. J'espère que vous vous souvenez d'elle.

— Certainement. Voulez-vous que je vous l'amène ?

— Non, je la verrai plus tard... Lady Groombridge, il faudra téléphoner pour avertir la police.

Ils quittèrent tous la pièce et Loretto ferma la porte.

Vingt minutes plus tard, l'inspecteur Comfort arrivait. Loretto, en quelques mots, le mit au courant de l'affaire, puis l'amena sur le lieu du crime. Tandis que le détective examinait le cadavre, Cleta Santos, la sœur de Loretto, arriva toute pâle.

— Loretto, dit-elle, la voix tremblante, quelle chose affreuse !

Et fondant en larmes elle se serra contre lui. Le jeune homme la fit sortir de la pièce en lui disant :

— J'aimerais que ma petite sœur soit plus courageuse que cela. Cleta, je dois partir à Londres pour une semaine, tu vas m'attendre bien sagement.

●

Loretto s'absenta quelques jours, laissant apparemment à l'inspecteur Comfort le soin de trouver tout seul la clef du mystère. Celui-ci, complètement dérouté par ce nouveau crime, était, après une semaine de recherches, toujours au même point. Aussi ce matin, assis tristement dans son bureau, il pensait amèrement aux articles plutôt railleurs que les journalistes ne lui épargneraient pas. La sonnerie du téléphone le tira de sa méditation.

— Est-ce toi, Comfort ?

L'inspecteur reconnut la voix de son ami.

— Oui, c'est Santos, n'est-ce pas ?

— Lui-même, mon vieux. Ecoute, je pense te faire connaître bientôt ton fameux assassin. Oui... Rencontre-moi demain matin à onze heures un quart à Oxford Station. Surtout ne sois pas en retard. Tu ferais bien d'amener deux de tes hommes, car le gaillard est solide et je crois qu'il nous fera faire un peu d'exercice. Au revoir, vieux !

Le lendemain matin à onze heures moins vingt, Comfort et les deux détectives arrivaient à Oxford. A onze heures un quart précises, la Rolls de Loretto s'arrêtait devant eux. Mettant la tête à la portière, Santos dit brièvement à son ami :

— Place tes hommes derrière et viens t'asseoir près de moi.

Un instant plus tard, un paysan s'approcha de lui et dit à voix basse :

— Il est sur la route de Cranbridge. Vous pouvez le rattraper en cinq minutes.

Loretto remercia l'inconnu et fit démarrer la voiture ; puis, se tournant vers Comfort qui s'exclamait : « Ainsi, c'est un homme ! »

— Oui, dit-il, un déséquilibré. Fou mais rusé, et aussi dangereux qu'un serpent. Vous pouvez le rencontrer cinquante fois et ne pas vous douter de sa folie. D'ailleurs, sa mère était également folle.

— Sa mère ! s'exclama l'inspecteur étonné.

— Oui, mon vieux, sa mère, car l'homme que nous allons arrêter n'est autre que le fils de Lilian Hope. Un fils naturel, qu'elle avait réussi à cacher à ses amis. L'enfant fut élevé à la campagne, chez des paysans ; sa mère allait souvent le voir. Plus tard, quand il devint jeune homme, elle l'envoya tenter fortune dans les colonies. Pendant des années, il ne reçut pas de ses nouvelles et pensa qu'elle était morte. Dernièrement, il vint à Londres et le hasard voulut qu'il rencontra une vieille connaissance, celle-là même qui avait assisté les derniers instants de sa mère. De cette façon, il fut mis en possession du pauvre héritage de Lilian, entre autres, du fameux journal.

Loretto s'arrêta un moment, puis reprit, une note de tristesse dans la voix :

— L'homme avait toujours été très impressionnable et d'une sensibilité presque maladive. Il n'avait connu dans sa vie qu'une affection, celle de sa mère. Vous pouvez donc l'imaginer lisant les terribles accusations. Cette lecture le rendit fou. Il écrivit lui aussi un journal dans lequel il promettait à sa mère de la venger.

— Et il tint parole, dit Comfort. Qui est-ce ?

La voiture arrivait sur la route de Cranbridge ; le chemin était désert.

On voyait au loin un promeneur solitaire, habillé en noir. Loretto fit un signe de tête dans sa direction.

— C'est celui-là, dit-il simplement.

Comfort poussa une exclamation et se tourna vers ses hommes pour les avertir de se tenir prêts. La voiture n'était plus qu'à quelques mètres du piéton quand l'inspecteur s'écria, ahuri :

— Bon Dieu ! mais c'est un clergyman !

— Seulement pour cette occasion, dit Loretto. Habillé de ce costume, notre ami pourra facilement pénétrer dans l'hôpital où se trouve Lady Frame, sa prochaine victime.

Santos cessa brusquement de parler et fit freiner la voiture.

— Bonjour, Steele ! cria-t-il au promeneur.

Celui-ci se retourna vivement. Avec une agilité incroyable, il fit un bond en arrière, mit la main dans sa poche et fit sortir un revolver. Mais Comfort avait prévu son geste et se jeta sur lui ; les deux hommes roulèrent par terre. Après une lutte acharnée à laquelle prirent part les deux détectives, Steele fut solidement ligoté.

●

Le soir de ce même jour, dans son coquet appartement de Regents Park, Loretto expliquait à son ami comment il découvrit l'identité du criminel.

— Steele, dit-il, s'est montré d'une habileté remarquable, mais il eut le tort d'être trop sûr de lui. C'est ainsi qu'il écrivit à Lady Frame, la menaçant de la tuer une semaine après son mari. Un incident me l'avait déjà rendu suspect. Cette lettre me permit de le surveiller plus étroitement. J'allai à Londres et visitai son appartement. Visite clandestine, bien entendu. Là, je trouvai le journal de Lilian Hope et celui de son fils. Le doute devint certitude. Je filai Steele et appris ainsi son intention de se déguiser en clergyman.

— Mais comment as-tu été amené à le suspecter ? demanda Comfort.

Loretto sourit :

— Vois-tu, mon vieux, les mystères les plus faciles à résoudre sont ceux qui paraissent d'abord inexplicables.

— Tu as peut-être raison, grommela l'inspecteur, mais veux-tu avoir la bonté d'expliquer à ma pauvre intelligence par où Steele pénétra dans la chambre ?

— Mais par la porte, et de la façon la plus simple. Il alla frapper chez le pauvre vieux qui lui ouvrit sans aucune méfiance. Steele entra chez lui sous un prétexte quelconque et le poignarda.

— Mais la porte était fermée !

— Par Steele lui-même, dit Loretto. Quand nous sommes montés chez Sir George, Steele était en tête. Il se précipita sur la poignée de la porte et affirma que celle-ci était verrouillée de l'intérieur. Finalement il brisa un panneau, fit entrer son bras et tourner la clef. Le son de la serrure me sembla un peu drôle, mais nous étions tous très excités, si bien que je ne fis pas attention au moment même.

— Quelle habileté, tout de même ! dit Comfort.

— Trop d'habileté ! répliqua Santos. Steele a voulu rendre les choses inexplicables. Il avait oublié le conseil de Whitman : « Rejetez toute chose qui choquerait votre intelligence ». Or, cette histoire de porte fermée de l'intérieur a choqué la mienne. Je n'ai pas cru Steele et commençai à le soupçonner. Il a été trop habile, mais, Dieu merci, il ne le sera plus.

Comfort regarda son ami avec admiration :

— Je te félicite, vieux.

Loretto secoua la tête :

— Je n'ai pas pleinement réussi, dit-il, car j'aurais voulu sauver ce pauvre vieil homme.

(Adapté de l'anglais)

Cinéma DIANA

Rue Elfi Bey — Tél. 47067-68-69 — R.C. 7374

DU LUNDI 29 JUIN AU DIMANCHE 5 JUILLET
COLUMBIA PICTURES présente

Loretta YOUNG * *Fredric* MARCH

dans

"BEDTIME STORY"



Un Délicieux Vaudeville... qui commence en ouragan et se termine en cyclone !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.





Cinéma METROPOLE

Rue Fouad 1er — Tél. 58391 — R.C. 7374

DU MARDI 30 JUIN AU LUNDI 6 JUILLET
WARNER BROS. présente

Priscilla LANE * *Betty* FIELD * *Lloyd* NOLAN

dans

"BLUES IN THE NIGHT"

UN FILM MUSICAL D'UN GENRE NOUVEAU... avec une histoire passionnante, et une musique qui fait partie de l'action !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée a 10 h. 30 a.m. à prix réduits.



Cinéma ROYAL

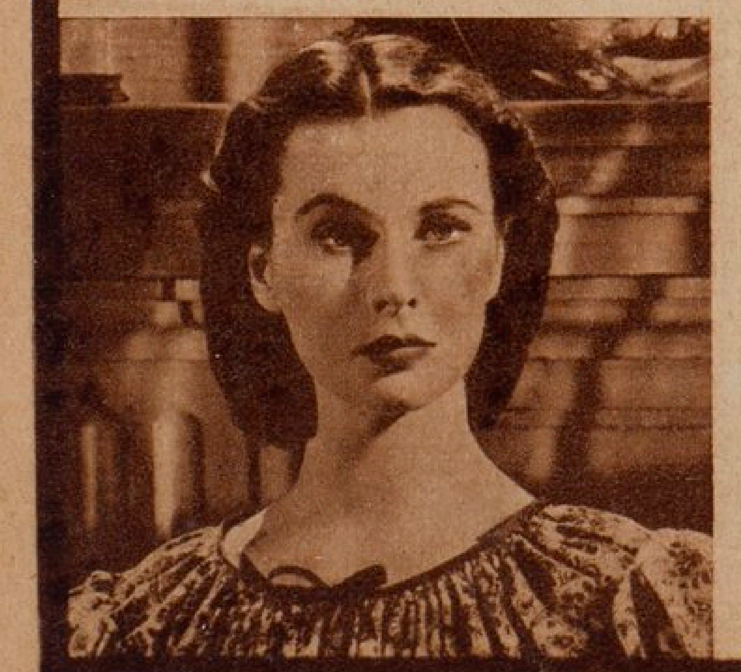
Rue Ibrahim Pacha — Tél. 45675-59195 — R.C. 5815

DU LUNDI 29 JUIN AU DIMANCHE 5 JUILLET
UNITED ARTISTS présente
L'œuvre maitresse d'Alexandre Korda

Vivien LEIGH * *Laurence* OLIVIER

dans

"LADY HAMILTON"



Le Roman Historique Grandiose ...la Vie Privée Fascinante... de l'Amiral Nelson !

Au Programme :
WAR PICTORIAL NEWS,
le journal filmé de la guerre.

Chaque jour trois séances à 3 h. 15, 6 h. 30 et 9 h. 30 p.m. Vendredi et Dimanche matinée à 10 h. 30 a.m. à prix réduits.

